

Armand SILVESTRE

LE NU
AU
SALON 1891

CHAMPS-ÉLYSÉES

7e VOLUME

PARIS

E. BERNARD & Cie, Imprimeurs-Éditeurs

—

1891

LE NU

AU

SALON DE 1891


PHOTOTYPIE ARTISTIQUE
E. BERNARD & CIE
PARIS
1891
71, Rue Lacondamine.

LE NU

AU

SALON de 1891

PAR

ARMAND SILVESTRE



PARIS

E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

LIBRAIRIE | IMPRIMERIE
53ter, QUAI DES GRds-AUGUSTINS | 71, RUE LA CONDAMINE 71

1891



TABLE DES MATIÈRES

PEINTURE

SCULPTURE



A

GEORGES ROCHEGROSSE

A qui s'adresserait mieux la dédicace de ces pages qu'à vous, mon cher Georges, qui aurez si vaillamment contribué à l'éclat du Salon de 1891? Qu'à vous qui y avez affirmé, dans d'admirables images, ce culte de la nudité féminine, lequel demeure l'immortelle tradition de l'Art immortel?

Je sais que votre érudition ne s'effarouchera pas de leur fantaisie?

Ces simples caprices de plume sont simplement pour dire que nous avons les mêmes Dieux, ce dont je suis absolument fier. Si vous y retrouvez, à travers une prose fatalement hâtive, *disjecta membra poetæ*, un peu de ce que j'ai voulu mettre dans mes vers, ma très humble ambition sera satisfaite. Vous avez appris, dans l'intimité auguste d'un Maître, comment parlent les poètes.



Vous accepterez donc ce gage de mon affection déjà longue pour vous. Dans la fidélité de votre souvenir, vous en ferez accepter sa part d'hommage posthume à la grande ombre de Théodore de Banville. Je sais que rien ne la saurait réjouir d'avantage que la grande rumeur d'admiration qui, de votre nom jeune encore, monte déjà vers sa mémoire. Vous avez été la grande fierté de sa vieillesse. Son immortalité confiante attend la vôtre. Les palmes que nous tendons vers votre front s'élèvent jusqu'à ses pieds dans la sérénité lumineuse des obscures destinées.

A vous, le fils et l'héritier de son âme, à vous la gloire vivante demeurée à son foyer, je dédie ces feuilles que le vent aurait emportées bien vite, si vos deux noms ne s'y trouvaient écrits et comme creusés au tronc même de l'arbre dont ils font un laurier.

Votre vieil ami,

Armand SILVESTRE.

30 Avril 1891.


P. FRANC LAMY



FRANCK LAMY

Printemps Fleuri

Voici que les lys ont ouvert
Leurs cœurs étoilés à la brise,
Dont le flot de parfum se brise
Aux murs ombreux du grand bois vert.

Le temps revient des envolées
Pour les rêves et les oiseaux,
Et des aveux au bord des eaux
Et des serments dans les allées.

Chaque saison porte son heur,
— Comme à la terre, à l'âme humaine —
Voici que le Printemps ramène
Tous les mensonges du bonheur!

Et voilà pourquoi les belles jeunes filles ont quitté leur couche matinale et se sont égrénées, comme un collier de perles qui se brise, sur les gazons, parmi les fleurs toutes scintillantes de rosée; celle-ci déroulant dans un rayon de soleil l'or vibrant de sa chevelure, celle-là se blottissant comme un oiseau craintif parmi les touffes fleuries, cette autre apportant une gerbe de roses au pied d'une statue de l'Amour. Car ce n'est pas seulement le bien-être des ombres traversées de lumière qu'elles viennent goûter dans ce coin paradisiaque. Mais le grand frisson de tendresse qui palpite aux ailes des oiseaux comme aux pétales des fleurs monte jusqu'à leur chaste poitrine et l'emplit de désirs inconnus. Il monte une odeur de baisers de toutes ces sèves laquelle, met aux lèvres un sourire plein de langueur.

Les unes, cœurs épris des douces confidences,
A travers les bosquets où jasent les ruisseaux,
Vont épelant l'amour des craintives enfances
Et creusent le bois mort des jeunes arbrisseaux.

Mais celles-là ne sont pas les Femmes damnées de Bau-

delaire, mais bien les élues de ce beau rêve d'Amour qui met comme une lumière d'apothéose aux horizons où d'autres femmes, enlacées en guirlande, laissent passer dans leurs cheveux, le vol frémissant des colombes. Au premier plan de grands oiseaux aux ailes argentées semblent chercher, dans ce chœur de nymphes subitement évoquées, le fantôme majestueux de Junon. Et le poète chante, caché dans l'épaisseur des frondaisons :

Le beau pied de l'Aube a laissé
Des poussières d'argent sur l'herbe,
Et mis un pleur vite effacé
Au cœur d'argent des lis superbes,

— O les beaux matins du Printemps
Où le soleil, dans les rosées,
Allume des fleurs irisées
De feux légers et palpitants !

Quand elle eut sur mon cœur joyeux
Mis son pied, vivante lumière,
Des larmes mouillèrent mes yeux
Et mon cœur s'en fut en poussière.

— O les beaux matins de Printemps,
Où l'Ame, aux fleurs appareillée,
Des baisers de l'Aube mouillée,
S'emplit de rayons éclatants !

Le vent a séché, sur les fleurs,
Ce duvet brillant d'eau céleste.
De celle qui cause mes pleurs
A peine un souvenir me reste.

— O les beaux jours de Printemps!
Pour la nature et pour la vie,
Votre douceur, trop tôt ravie,
Ne dure que bien peu d'instants!

Cueillez donc, avant qu'elles se flétrissent, ô belles promeneuses, ces fragiles trésors du Printemps, fleuri sur vos lèvres aussi bien que sur les roses!





E. BENNER

Jeunesse

Corps féminin qui tant est tendre,
Polly, souëf et prétieulx!

Ainsi dit le poète François Villon, déplorant que le corps divin de la Femme subisse les affronts de la vieillesse et de la mort. C'est dans la jeunesse surtout que celui-ci ap-

paraît comme au-dessus des menaces du Temps, tant la fraîcheur en semble immortelle. Les amours saines et franches s'adressent plutôt aux formes déjà développées telles qu'elles apparaissent dans la *Femme au Bain* de Rembrandt et dans la *Vénus de Vienne*, ces deux chefs-d'œuvre du Louvre parmi tant de chefs-d'œuvre, à la Femme dont le poète a dit :

Pour leur double labeur s'arrondissent tes hanches
Où meurent les désirs, où les races naîtront,
Et fléchit le sillon de tes épaules blanches
Vers le joug qui lui fait la caresse ou l'affront.

Sous ton col généreux se gonflent des mamelles
Robustes à la soif comme aux enlacements,
Où viennent boire, ainsi qu'à des coupes jumelles,
La bouche des petits et celle des amants.

De plis lourds et profonds est sillonné ton ventre,
Lac vivant qu'ont creusé les âges révolus,
D'où l'humanité sort, où l'humanité rentre,
Comme font de la mer le flux et le reflux....

Cette image où s'épuise le désir n'est, certes, pas celle que nous avons sous les yeux. Toutes ces beautés naissantes que les maturités épanouiront ne sont, pour parler ainsi, qu'un germe dans cet être harmonieux fait encore

pour le respect des hommes. Il serait impie de saccager d'une main sacrilège ce beau jardin en fleurs, ces blancheurs qui, des pommiers d'avril, semblant tomber sur ces épaules un peu grèles encore, ce duvet de papillon qui semble secoué par une aile à peine disparue, ces grâces presque enfantines encore que veille, sans doute, un ange gardien. Une volupté infinie est cependant dans ce joli corps étendu, faite de tous les bonheurs devinés qui y gisent comme des oiselets dans leur nid printanier. Ces yeux plutôt, rêvés que vus, sont comme un coin de ciel dont l'azur s'incendiera bientôt d'une flamme mystérieuse. Autour des jolies lèvres, dont on pressent les roses d'églantier, les baisers volent déjà, comme des abeilles dont le bourdonnement berce la rêverie. Bientôt leur aiguillon d'or se plantera dans ces belles chairs recueillies et y fera passer des frissons délicieux et cruels tout ensemble.

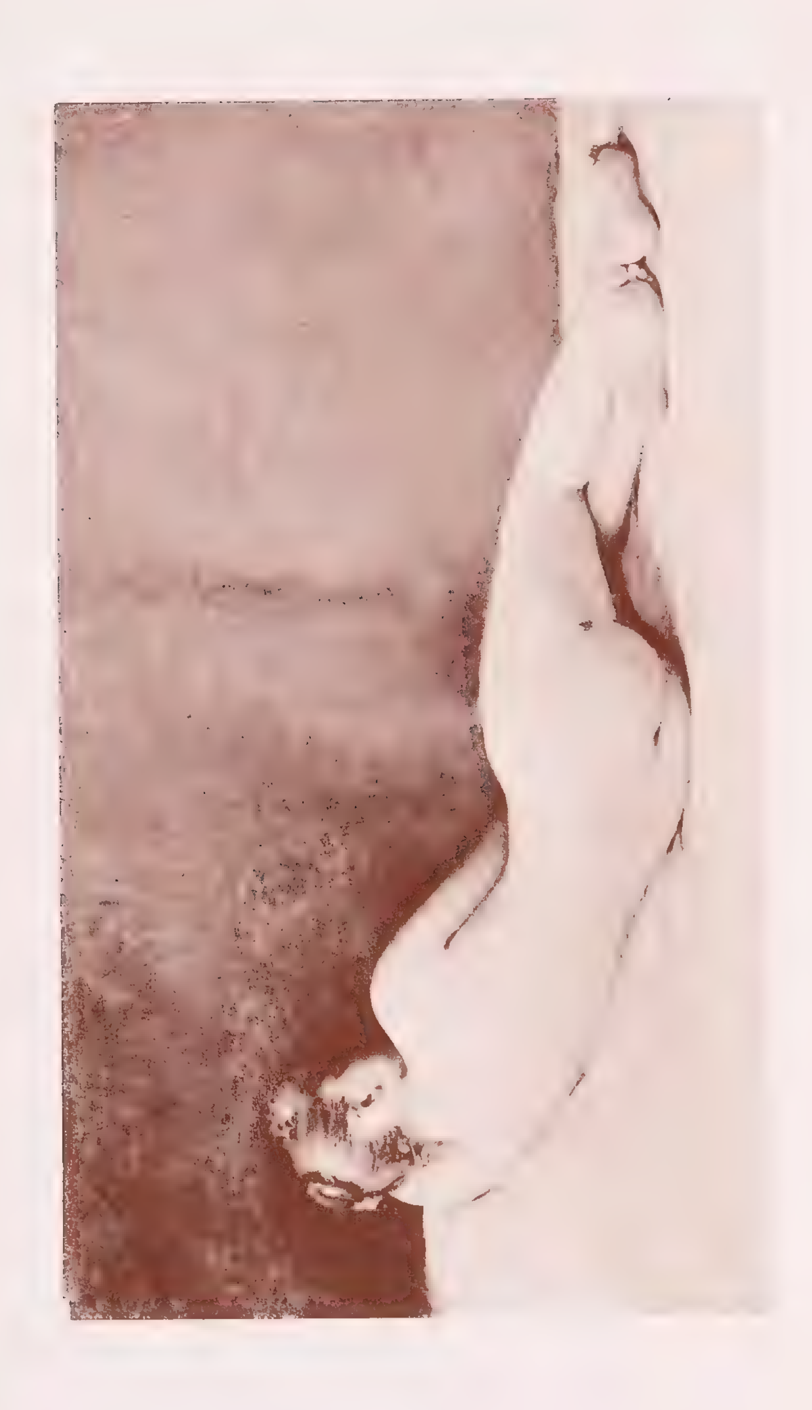
Et la belle courbe des reins se creusera, comme pour qu'une double vague s'en élève, et les hanches s'arrondiront en amphores, comme celles où l'on porte, pour les sacrifices, de précieuses liqueurs et des parfums. Cette jolie nuque rose, et nacrée comme un coquillage, s'affermira pour les étreintes passionnées, et ce fleuve vivant, tout en élargissant son cours, se gonflera de flots plus lourds sous d'obscures brises.

Et ce sera l'heure guettée par l'impatience des désirs, par a folie des furieux baisers.

Qu'elle repose en attendant, dans cette méditative attitude, celle pour qui les saints se damneront et les cœurs se videront de tendresses éperdues. C'est un charmant spectacle que celui de ce bel animal, inconscient encore de sa puissance, ignorant du mal qu'il peut faire, fauve dont les dents et les ongles n'ont encore poussé qu'à demi. Oui! Charmant et terrible. Car, devant ce mortel instrument de volupté qu'est la Femme, qui ne tressaille jusque dans les moëlles de son souvenir. Celle qui fit de notre cœur, en le déchirant, deux parts

Dont l'une est morte et l'autre inassouvie

avait été pareille, avant que l'œuvre de Beauté parfaite s'accomplit, en elle, pareille à cette enfant endormie, avec les mêmes candeurs au visage, les mêmes formes graciles, le même abandon d'innocence. Quiconque a souffert de l'amour — et que je plains tous les autres! — craint de réveiller le Dieu farouche et doux à la fois qui dort en elle. Devant ce recueillement de la chair, son âme, à lui aussi, se recueille et c'est tout au plus, si, d'un baiser plein de terreur, il ose effleurer ces admirables pieds nus qui un jour peut-être, lui écraseront le cœur!







GERIN

Jeune Femme à sa Toilette

Au dehors l'heure mélancolique ou les premières ombres de la nuit mettent contre les dernières clartés du jour. Tandis qu'une fumée rouge monte encore de l'occident, dans les grands cieux où passe la fraîcheur des

brises, les étoiles une à une, ne sont encore qu'un frisson d'argent. C'est un grand émoi pour les êtres et les chocs avant le suprême recueillement. Dans les grands arbres des jardins, un frémissement d'ailes; sur les eaux du bassin de grandes nappes lumineuses ; dans le cœur du poète une invincible tristesse. Cela des déclins :

Las de vaincre, le jour vainqueur,
Sur son grand lit de pourpre tombe,
La Nuit creuse, comme une tombe,
La sainte blessure du cœur.

Avec le sang d'or des étoiles.
Que rien ne saurait retenir,
La Nuit fait perler, dans ses toiles,
Le sang vermeil du souvenir.

Et linceul ou chaque amoureuse
S'en vient cacher son front pâli.
La Nuit, comme une tombe, creuse
L'abîme qui mène à l'oubli.

Chasse ces visions sombres, ô cœur morôse qu'attendrit dans le jour qui s'éteint, l'image de la Mort. Pénètre dans la chambre coquette où, ce pendant que Sirius s'allume derrière les persiennes filtrant une vague lumière.

Une lampe encapuchonnée de voyantes couleurs répand sa flamme amortie sur un tableau vraiment bien fait, pour

te réconforter. C'est dans un but évident de coquetterie qu'elle commence si tôt une toilette qui, sans doute, finira très tard. Qui donc a médit de la coquetterie des femmes ? Un sot certainement puisque c'est un hommage ainsi rendu à notre goût.

Bientôt le papillon s'échappera de sa chrysalide, dans les gazes d'une robe de bal d'où émergeront, en haut, de belles épaules nacrées, en bas, de petits pieds frétillants dans la blancheur luisante du satin. Un souffle de parfums languissant flottera autour de cette chevelure artistement piquée de ci de là, de pierreries étincelantes, et des sourires s'envoleront au souffle des madrigaux murmurés à l'oreille, dans le bruit des danses passant en tourbillons. Et ce sera exquis vraiment de presser, dans la folie d'une valse éperdue, cette belle taille emprisonnée de soie, tiède et ferme.

Et cependant, puisqu'il nous est permis de pénétrer dans le laboratoire où s'élaborent lentement toutes les merveilles d'une toilette parisienne, savourons-en le crépuscule comme celui du jour mourant à travers les rideaux qu'il raye seulement de bandes blanches. Il est certain hors d'œuvre qui, — comme un sonnet un long poème, — valent assurément un long repas. Si c'est pour moi, Ma-

dame, que vous faites ces frais obligeants, vous pouvez vraiment demeurer à mi-chemin de votre gracieuse tâche.

Ceci pour moi n'est déjà que trop bon !

Comme dit un vers comique d'une épigramme obscène de de J.-B. Rousseau. Je vous fais grâce de tous les falbalas à venir pour le seul charme de votre abandon présent. A l'éclat d'un diadème étincelant, je préfère la matité sombre de vos cheveux baignant d'une buée d'ambre votre belle nuque rosée, et aux dentelles dont ils seront peut être à demi-enveloppés dans un instant, l'éclat naturel de vos seins dont les sincères fermetés sont faites de jeunesse.

Faut-il être franc jusqu'au bout ?

Je regretterais sincèrement tout ce que vous allez cacher de votre délicieuse personne. Je maudirais toutes ces fanfreluches qui nous volent un peu de vous et de ce que vous montrez si ingénument, vous croyant seule. Heureux, les spirites qui croient fermement que les âmes défuntes se peuvent aller loger aux meubles des appartements des vivants ! Avec quelle joie j'aimerais occuper un jour, Madame, de mon esprit délivré des embompoints terréstres, cette table que frôlent vos genoux, voire ce tabouret ou le poids exquis de votre corps s'est posé longtemps.



ROUSSIN

Rêveuse

L'ÉTÉ sans doute, brûle au dehors, l'Eté dont l'aile semble s'alourdir sur Paris, comme celle d'un oiseau de feu dont le vol s'arrêterait en chemin, secouant d'indicibles torpeurs dans l'air et d'étranges allanguissements sur les fronts. Dans la rue c'est le silence méri-

dien que ne trouble plus que le roulement lointain de quelque fiacre dans la poussière grise rayée d'or par le soleil qui passe entre les toits. Dans l'ombre étroite que ceux-ci projettent, les marchands de fleurs ont remisé leurs jardinets ambulants où agonisent des roses. L'essoufflement des chevaux s'évertue à la raideur des montées sous la cinglée coupante des fouets. Le pavé brûle les pieds des piétons et les boutiques rêvent, désertes, sous leurs longues paupières de toile rayée et abaissée jusqu'au sol. Les clients somnolent, eux-mêmes, derrière leur verre à demi-pleins, posés sous les tentes des cafés dont les garçons s'essuyent le front. Tel est le tableau, en deux traits, de Paris caniculaire.

Mais dans les appartements, soigneusement gardés de la chaleur et d'un excès de lumière par l'épaisseur transparente des rideaux, la vie est très douce aux sages qui, dépouillant les élégances mondaines, se résignent au costume bien moins couteux de nos premiers parents. Musset, n'en a-t-il pas donné, aux dames en particulier, le délicieux conseil dans *Namouna :*

Et quel crime est-ce donc de se mettre à son aise,
Quand on est tendrement aimé et qu'il fait chaud?
On est si bien tout nu dans une large chaise!
Croyez m'en, belle dame, et, ne vous en déplaise,
Si vous m'apparteniez, vous y seriez bientôt.
Vous en cririez peut-être un peu, mais pas bien haut.

Mais, mieux encore que sur « une large chaise » on est sur un tapis moëlleux, dans la douceur des poses horizontales que recommandent également les voluptueux et les médecins. Car nous usons terriblement, dans l'existence moderne, de la position assise que l'hygiène condamne aussi bien que le goût des véritables et reposantes paresses. Il paraît que le cœur n'y fonctionne qu'avec effort. Aussi les anciens, qui demeureront éternellement nos maîtres, s'étendaient-ils pour causer et même pour prendre leurs repas, et les orientaux ont-ils gardé cette saine tradition.

Tout cela est pour complimenter, comme elle le mérite, l'aimable personne qui nous initie au spectacle charmant de son farniente. Un bras lui servant d'oreiller, le menton soutenu par une main qui l'effleure à peine, les jambes légèrement croisées dans le voisinage du genou, infléchie légèrement et n'ayant qu'un imperceptible mouvement à faire pour se trouver sur le ventre, elle réalise une pose d'une nonchalance extrême et d'un naturel parfait.

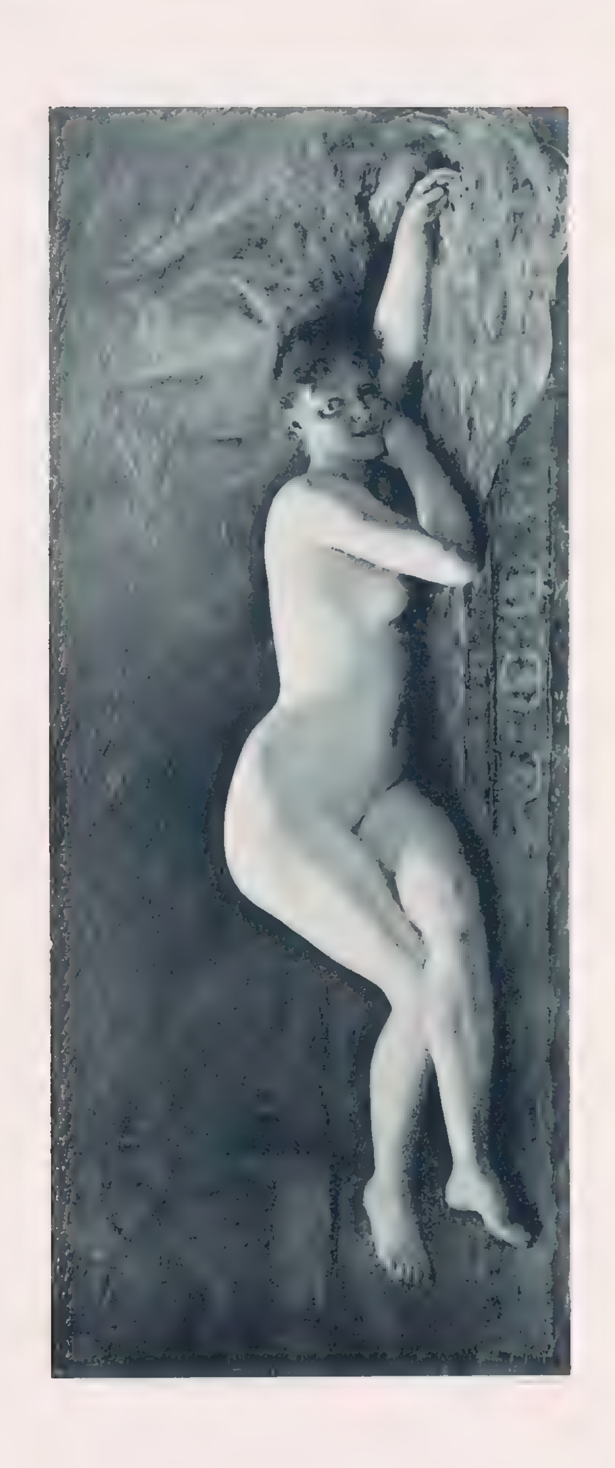
Et le peintre nous apprend qu'elle rêve.

A qui ? A l'amant sans doute, puisqu'un sourire flotte sur ses jolies lèvres roses. A quoi ? Peut être aux grands

bois lointains où l'ombre a des fraîcheurs inconnues aux citadins obstinés.

Car la rêverie n'étant faite que pour nous arracher aux réalités et nous élever comme une aile, vers le ciel de la fantaisie, son premier soin est d'arracher notre pensée aux lieux où nous sommes et au temps où nous vivons, pour nous emmener le plus loin possible, par le chemin d'un souvenir ou d'une espérance, et là où le contraste est le plus grand entre ce qui est autour de nous et ce que nous rêvons.

Oui, ces yeux dont le regard s'avive dans une façon d'extase mystérieuse, entrevoient, j'en suis convaincu, quelque coin de ramée bien épaisse où la solitude serait douce à deux, aux murmures des sources et traversée par la chanson amoureuse des oiseaux. Et le paysage exquis passe, au front de la songeuse, des lumières tamisées par les feuillages et venant piquer des fleurs d'or à travers les anthémis des gazons, des fleurs qui tremblent, aux pétales semblant de petites étoiles diurnes; des joncs mélancoliquement bercés par une brise douce qui ne penche jusqu'aux lèvres épanouies des Nénuphars ; de la grande Nature se recueillant sous la caresse du soleil et ne semblant plus qu'un vaste temple fait pour les délices de l'Amour !







HENNER

Pleureuse

Est-ce le cygne antique, est-ce l'ange chrétien
Qui, volant près de toi, dans l'ombre solennelle,
A laissé sur ton cou la blancheur de son aile,
Femme à l'air tout ensemble ascétique et païen ?

L'inexorable feu de l'Amour ancien
Aura brûlé sans doute au fond de ta prunelle,
Et l'irritant éclat de ta splendeur charnelle
S'amortit aux douceurs de ton chaste maintien.

Quel souvenir d'Amour, ô fille de la terre
A ta grâce robuste unit ce charme austère,
D'un voile de douleur entourant ta beauté?

Quel précoce dégoût de nos plaisirs moroses,
Quel souvenir amer ou quel oubli des roses,
Mélancolique fleur, ô fleur de volupté!

Ariadne ou Madeleine? Eh! Qu'importe! Qu'importe que celui qu'elle pleure soit Thésée ou soit Jésus! Le génie d'un maître a fait cette figure vraiment immortelle, à l'égal des plus belles de l'art antique. On ne sait vraiment qu'y admirer davantage, ou l'abandon délicieux de la pose, ou le charme harmonieux des lignes, ou la beauté de ces tons de chair éburnéens et veloutés tout ensemble qui demeurent le secret de la palette d'Henner. Dans quelle belle lumière douce et tamisée par les feuillages s'épanouit ce poème admirable du corps féminin!

O Beauté de la Femme, ô seule beauté vraie
Je sais des insensés que ta splendeur effraye
Et dont la lèvre effleure à peine tes pieds nus!

Les femmes d'Henner me remettent, sans cesse, dans la mémoire, ces vers éperdus de ma jeunesse, et aussi ce délicieux vers Virgilien de Gallus.

Hic gelidi fontes, hic mollie prata, Lycori

Car le décor dont il sait envelopper ses images leur est comme un manteau de poésie vivante. Toute la Nature y chante un hymne à la Beauté : la Nature recueillie comme un temple, avec des couchants où le soleil rayonne blanc comme l'hostie dans l'ostensoir vermeil. Le côté religieux du génie d'Henner, plastique et mystique tout à la fois, n'en est pas, pour moi, la moindre séduction. Il porte, en lui, je ne sais quel au-delà des mythologies passées, quelque chose de plus profond que le symbole, un coin d'humanité plus saignant au fond du cœur. Non ! non ! Celle-ci n'est pas Ariadne, mais Madeleine, l'amante désespérée d'un Dieu. Et comment devant cet anéantissement de tout l'être dans la cruelle douceur du souvenir, ne dirions nous pas à ce crucifié :

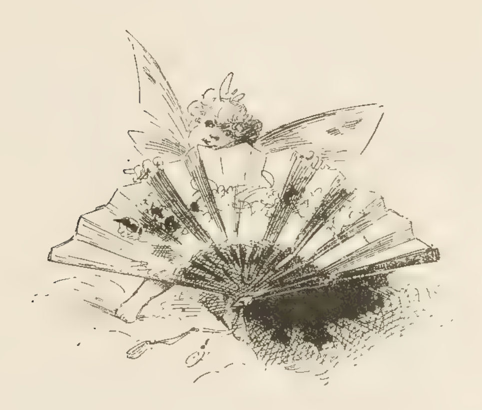
Toi qui pendis saignant aux cîmes du calvaire,
Comme un fruit méprisé du Paradis perdu,
Christ au flanc déchiré comme un cep noir tordu,
Et que, comme un martyr, l'humanité revère,

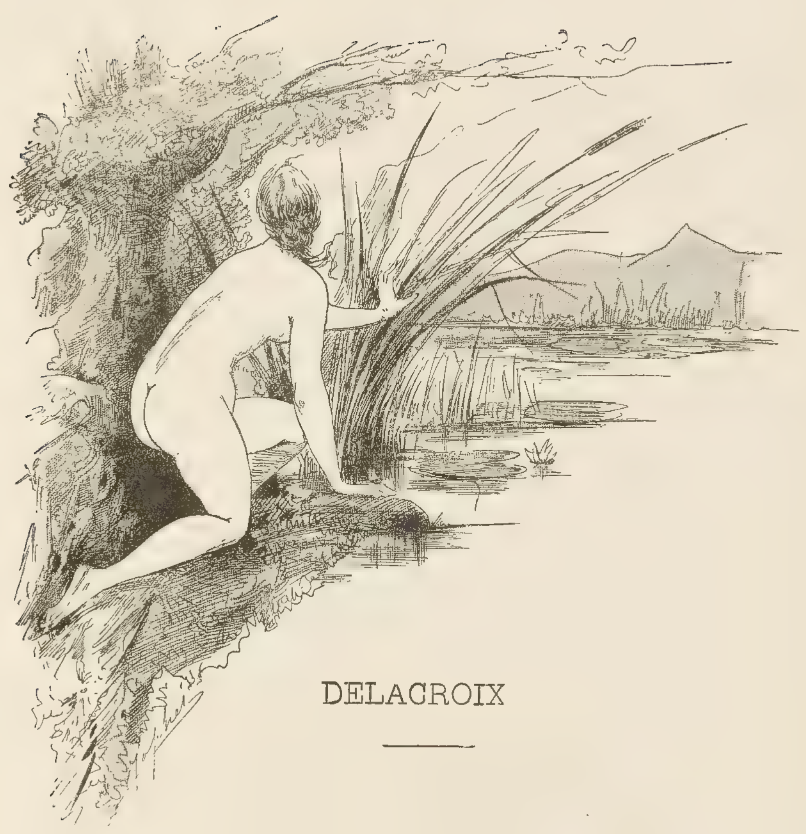
Malgré l'angoisse empreinte à ta face sévère,
Et l'horreur de ton front par l'épine mordu,
Et l'éponge du fiel à ta lèvre tendu
Par l'ignoble bourreau las de boire à plein verre

L'effroi de ton supplice en vain glace mes sens.
Sous les vaines clameurs des bourreaux innocents,
J'entends l'adieu divin que te fit Madeleine.

Dans ses fauves cheveux ton cœur fut embaumé ;
Sa bouche sur ta bouche épuisa ton haleine.
— Ne plaignez pas Jésus ! Les femmes l'ont aimé.

Et maintenant, pleureuse, que ton Dieu est bien mort, une seconde fois, par l'indifférence des hommes, dénoue tes belles mains d'autour ton visage et regarde le monde qui sourit à ta beauté !





DELACROIX

L'Heure Enchantée

Le grand calme des choses dans la sérénité d'un beau jour déclinant : la plaine encore incendiée de lumière, et l'hymne de l'Eté éclatant de toutes parts dans ce lumineux recueillement. Ecoutez-le monter de la terre fleurie

d'anthémis, descendre des frondaisons pleines de frémissements d'ailes, passer dans le murmure des sources lointaines. Ecoutez ! Ecoutez ! C'est l'alouette dans le sillon, c'est l'insecte sous le brin d'herbe, c'est l'eau sous l'épaisseur veloutée des mousses qui chantent :

Voici que l'or vivant des blés
Sous les faucilles s'amoncelle,
Tandis que l'or des cieux ruisselle
Au front des chênes accablés.
Partout la lumière est en fête.
Dans l'azur rayonnant et sur la moisson faite,
Partout, en flots divins, s'épanche la clarté.
Gloire à l'Eté !

Sous la morsure des soleils
Toute sève brise l'écorce
Et vient épanouir sa force
Dans la pourpre des fruits vermeils.
Partout sur les bois, dans la plaine
La vie a débordé comme une coupe pleine
Et le sang de la terre a vers les cieux monté.
Gloire à l'Eté !

Sous les midis silencieux
De la canicule qui passe,
On dit qu'un baiser, dans l'espace,
S'échange de la Terre aux Cieux.

De cette caresse féconde
Naissent les biens sacrés qui font vivre le monde.
En elle est la lumière et la fertilité.
Gloire à l'Eté !

Mais la canicule est lointaine et ne se sent plus que dans les tiédeurs parfumées de l'air. Dans une délicieuse senteur de foins coupés, au revers d'une meule toute étoilée de marguerites blanches, l'une s'est assise posant de petites fleurs sauvages dans ses cheveux, ce pendant que sa compagne, posée plus haut, soutenue par la tension de sa jambe presque nue, la regarde, un bouquet à la main. Une autre est plus loin qui dépouille les branches d'un pommier paradisiaque. Pourvu que quelque nouvel Adam ne passe pas par là ! Autour d'elles des plantes rustiques s'épanouissent en clochettes bleues ou en pétales violets, où la faulx n'a pas passé encore. Ainsi, dans une nudité à demi-païenne, petites cousines des nymphes d'antan qui, des bois, descendaient volontiers dans la plaine y goûter la sérénité de cette heure où l'on peut rêver sans être endormi. Elles ne se parlent pas, j'en suis sûr. Elles écoutent plutôt ces mille bruits qui font le silence diurne dans la tranquillité des champs. Celle qui se pare a sans doute quelque amant à qui elle veut plaire. Peut être son âme l'interroge-t-elle doucement. Celle qui est plus loin n'a cherché peut être qu'une méditation plus recueillie.

Certes le paysage est doux et noyé d'une belle clarté où passent des vapeurs d'amétiste pâle; il porte en soi une poésie pénétrante et la jolie idylle de Ruth et Booz pourrait l'avoir pour décor. Car il a je ne sais quoi de biblique. Que serait-il cependant sans ces images de la Femme dominant, de sa beauté vibrante, vivante, cette beauté inerte, presque insensible ? Pour les poètes, et pour les peintres en qui vit un poète, toujours la Nature ne sera qu'un temple. Le Dieu est ailleurs dans cet idéal des lignes et dans ce triomphe de l'harmonie ce qu'est le corps féminin dans son éternelle et définitive splendeur.









COESSIN DE LA FOSSE

L'Inspection des armes

Je ne sais rien qui me déplaise plus, en art, que la précision dans le symbole. Les puérilités mythologiques sont maintenant sans aucun sens pour nous. Il ne faut garder de la Fable que ses noms poétiques et char-

mants, et aussi que son interprétation naturaliste, en dehors de toute allégorie. Ceux qui reprochent à Falguière, par exemple, de nous montrer une Diane aussi éloignée qu'il se puisse du type classique, me font rire. Beaucoup ont oublié la légende de Diane et ses amours avec Endymion, aujourd'hui sans aucun intérêt pour nous. Le vocable n'en représente pas moins pour tous, l'élégance et la vigueur dans l'adolescence féminine. C'est ce que Falguière nous a délicieusement montré dans les deux figures que vous savez et où l'art n'est vraiment qu'une concession à une sorte de piété païenne qu'on rapporte toujours de Rome ou d'Athènes et dont moi-même je ne suis pas exempt.

Cette femme jeune encore, mais certainement mère qui, posée sur un genou, montre le bout acéré d'une flèche au bambin qu'enlace son bras et qui curieusement regarde, pourrait bien être, dans la pensée du peintre, Vénus ayant gardé dans ses cheveux quelques perles de son berceau flottant. Mais cet enfant n'est certainement pas l'Amour au sens mythologique du mot, puisqu'il ne porte pas d'ailes à ses petites épaules trouées de fossettes. C'est sans doute un petit chasseur d'oiseaux, comme on en trouve tant encore dans les campagnes et qui s'assure qu'il sera aussi meurtrier que lui permettent sa force et son adresse

Je désapprouve absolument la dame trop complaisante à son cruel caprice, qui le conseille dans son mauvais dessein.

Mais voyez comme la chimère mythologique nous reprend toujours et nous emporte malgré nous sur son aile!

Je ne me puis figurer que cet enfant ne soit pas Eros et que le mignon javelot que lui montre sa mère ne soit pas fait pour percer, non pas une colombe, mais un cœur.

Et l'effroi me vient malgré moi de cette arme menaçante et qui me paraît dirigée contre ma propre poitrine, et, sur ces autres flèches que l'enfant tient dans sa main appuyée sur un coin de rocher mousseux il me semble reconnaître d'anciennes taches de mon sang.

C'est que nous demeurons, même l'Amour ayant perdu son arc et son carquois, l'éternel gibier de cette chasse cruelle où des regards nous entrent aux flancs comme des pointes d'acier, où déchirent nos chairs les dents même du sourire. Dans le monde douloureusement héroïque de nos souvenirs, il nous est apparu cent fois, l'enfant perfide à qui Anacréon reprochait son hospitalité trop confiante! Et de cette impression de terreur, mes yeux ne se rassérènent que par la contemplation plastique de celle qui l'arme pour le mauvais combat.

De ces belles formes harmonieuses dont la maternité n'a fait qu'assouplir les lignes sans en déranger le noble arrangement, de cette santé triomphante qui rayonne aux blancheurs rosées de la chair ferme et éblouissante, de cette belle vision de nudité sans caprice d'exaltation douloureuse, se dégage une impression douce et calme que donne toujours — aux artistes du moins — l'impression de la Beauté.

O Femme dont j'ai craint la mortelle caresse,
Entre tes bras je veux étouffer ma détresse.
O Beauté dont l'éclat du soleil est terni,

Brûle en mes yeux le ciel, de ta charnelle flamme.
Car il n'est que la chair pour nous sauver de l'Ame,
Que le baiser pour fuir le mal de l'Infini !

Les douleurs de l'Amour antique, si bien chantées par les poètes grecs et latins, contiennent toujours cette résignation reconnaissante à une loi où gît le secret de toutes nos tortures, mais autre celui de toutes nos délices. Qui ensuite voudrait donc détourner de son cœur cette flèche qui s'y va planter comme une étoile, avec une brûlure, mais aussi avec un rayonnement ? Que deviendrait l'image obscure de la vie sans cette apparition de la Beauté et de l'Amour toujours prêts à faire jaillir, de nos veines, des pleurs de sang rouges comme les pavots dans la moisson d'où l'alouette monte, éperdue vers le ciel !



ROCHEGROSSE

La mort de Babylone

Que de souvenirs évoqués, par le génie de l'artiste, dans ce seul nom de la Cité glorieuse dont un fils de Nemrod posa la première pierre, dont Sémiramis et Nabuchodonosor firent une merveille

du monde, que la mémoire des hommes poursuit encore d'une instinctive admiration. Les jardins suspendus dont les fleurs retombant en guirlandes emplissaient d'arômes l'air même des grands chemins : et le pont de pierre jeté sur l'Euphrate et sous lequel le soleil couchant venait chercher sa paupière d'ombre; et le temple de Bélus dont un barbare devait un jour voler la statue d'or : autant de visions somptueuses dont l'esprit des âges est resté obscurément charmé.

Il fallait un vrai peintre à l'esprit façonné par un grand poète pour oser évoquer cette apparition semblant faite pour demeurer dans les apothéoses du rêve, pour réaliser dans la précision des formes et des mouvements, tout ce que l'imagination avait conçu, pour figer ces nuées flottantes dans le ciel et leur donner la solidité plastique des marbres. Ce ne sera pas une gloire médiocre d'y avoir réussi, non plus que d'avoir tenté ce victorieux mais lourd effort, en un temps où l'art n'a plus cette chimère triomphante d'aller cueillir très haut et très loin les lauriers.

Donc Babylone une fois déjà tomba au pouvoir des Perses, ses éternels ennemis. Cyrus en a forcé la triple enceinte, après avoir détourné de son lit le fleuve pour s'en faire une route, et vaincu à Thymbrée, l'armée qui se

croyait si fort invincible que, par avance, on brûlait l'encens au temple de Bélus et l'on chantait des actions de grâces, cependant que la défaite l'avait déjà couchée aux bords sanglants de l'Euphrate, désaltérant la soif sacrilège des terres maternelles.

Ce n'était pas dans les temples seulement que se célébrait l'imaginaire victoire.

Dans le palais somptueux, des deux côtés de l'escalier monumental dont chaque marche était éclairée d'une double torche, la torpeur mortelle de l'orgie avait roulé les unes vers les autres ces nudités

Comme un bétail pensif sur les tapis couchées,

et c'était le silence traversé de soupirs et de souffles de baisers, d'haleine de vin et d'arômes de fleurs, le sommeil traversé de rêves où s'achèvent les délices entrevues, où s'éteint l'au-delà des caresses, où s'évanouissent les suprêmes pudeurs. Aux bras dénoués de leurs amants, elles reposent encore en belles filles allanguies de plaisir, ces chairs sublimes de courtisanes qui devraient être la rédemption des vaincus. Elles sont enroulées comme des serpents dans une tiédeur malsaine, celles-ci étirant leurs membres pour les délasser, celles-là, au contraire, se pelo-

tonnant sur elles-mêmes comme pour savourer le contact de leur propre épiderme ramassé en plis voluptueux. En vain un grand cri de terreur s'élève autour d'elles. Elles n'entendent pas ! et puis que leur importe ! L'instinctive sagesse qui est au fond de nos inconsciences leur dit qu'elles ne trouveront pas une heure plus douce pour mourir sans s'être seulement réveillées de leur songe. L'épée du vainqueur se pourra plonger dans ces poitrines nues sans y rencontrer un cœur endormi depuis longtemps. La sacrilège furie des soldats mettra à ces superbes cadavres la suprême profanation. Mais encore une fois que leur importe !

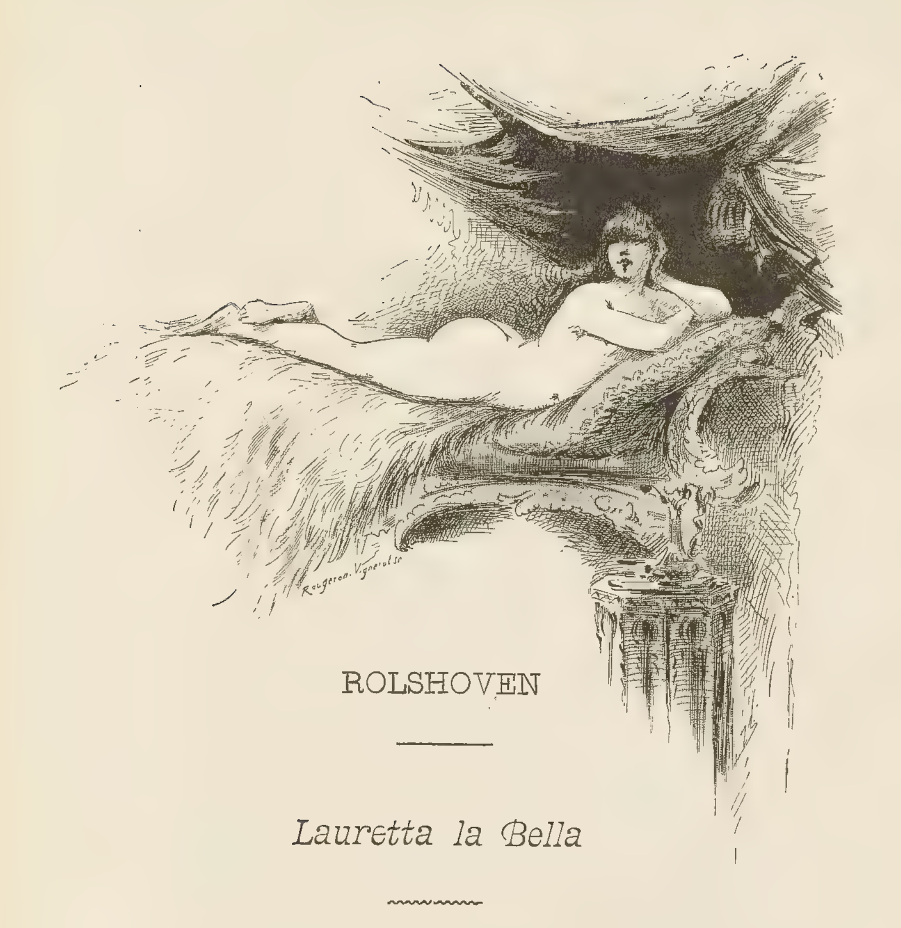
Je ne sais quelle pitié profonde m'emplit de ces victimes en qui rien ne méritait le martyre, que la mort frappera lourdement comme des bêtes, sans que la révolte d'un idéal ou la fierté du sacrifice aient seulement tressailli en elles. Que leurs lâches amants soient frappés sans merci, je n'y vois qu'un châtiment légitime, la juste joie qu'a le courage à immoler après avoir souffert et vaincu. Mais cette

chair de la femme, argile idéale, ô merveille !

n'est faite que pour les baisers !







ROLSHOVEN

Lauretta la Bella

Béatrix Donato fut le doux nom de celle
Dont la forme mortelle eut ce divin contour.

Ainsi commence le beau sonnet d'Alfred de Musset, sur le Fils du Titien qui entendait que la postérité connut le nom de son modèle. Pour moi, je suis ravi d'apprendre, devant ce tableau, que c'est Mademoiselle Lauretta qui nous est présentée. C'est un acte de justice que

*

les peintres du nu accomplissent trop rarement. Dans les images de femmes que la Nature a inspirées, — les seules intéressantes, — j'aimerais à voir, à côté du nom du peintre qui signe, celui de la femme qui l'a posée. Ce serait un hommage légitime à la beauté qui vaut bien le talent, et il me paraîtrait tout aussi intéressant de savoir comment s'appelait celle qui est figurée dans la Vénus de Vienne, ce chef-d'œuvre de la plastique charnelle, que de connaître le nom du sculpteur qui ne fit que la dégager du marbre où elle dormait, de par la volonté de Dieu, en attendant l'immortalité. Si la gloire doit aller à toutes les formes du Génie, je n'en sais pas de plus pure que la Beauté qui est, au même degré, un don divin.

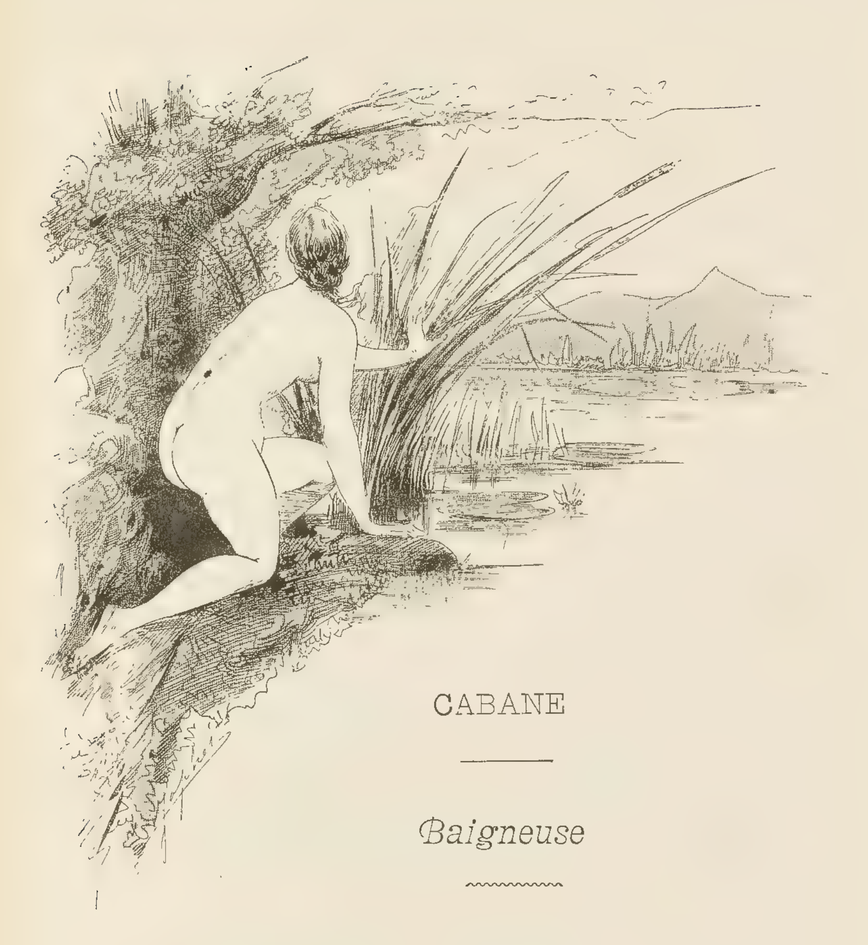
A quoi pense cette Lauretta étendue dans une pose nonchalante de chatte ? A rien du tout vraisemblablement. Et elle ne rêve pas davantage. Car le rêve n'est qu'une façon quintessenciée de pensée qui nous rapproche encore plus de l'infini. Non, elle regarde le bout de son pied blanc allongé. Eh parbleu ! elle a joliment raison. Car il est d'un dessin adorable et il y a tout à fait lieu d'en être fière. Ne voudriez-vous pas que sous cette lourde et massive chevelure noire, ce petit front qui en est comme accablé, s'emplit encore de billevesées et de méditations incongrues. Bon pour le Monsieur qui, sa palette à la main, raconte comment il interprètera toutes ces admi-

rables choses, ce qu'il mettra de lui-même dans le rendu de ces belles chairs, légèrement ambrées par places ; de cette gorge jeune dont une double fraise perce les sommets de neige dorée ; de ce torse d'un jet puissant comme celui d'un arbre autour duquel, comme un lierre, s'épanouira le désir ; de ces hanches se courbant en amphore sur le mystère des lointaines maternités ; de ces cuisses pareilles à des fleuves lactés se rejoignant dans un épanouissement d'ombre. Mais le duvet vivant dont tout cela est enveloppé ! Le pollen de cette fleur humaine ! qui sait tout ce qu'il en restera à ses doigts !

Mais s'il se croit le seul auteur de son tableau, il se trompe. Il n'a fait que transmettre une impression coulée au moule de son propre cerveau. L'artiste ne peut davantage et cela suffit à sa gloire. Mais Elle ? N'y fut-elle donc pour rien ?

Il y aurait autant d'intérêt, pour la postérité, et d'avantage, pour la piété des amants, à connaître les noms de toutes les femmes qui, depuis l'antiquité, ont réalisé un certain idéal de Beauté, qu'à avoir appris dans l'histoire, ceux des conquérants dont l'œuvre est parfaitement anéantie aujourd'hui. Car les tombeaux des Empires sont plus profonds encore que ceux où dorment les fragiles reliques de tout ce qui fut beau, de tout ce qui chanta de tout ce qui sourit, néant où se complait encore la pitié du souvenir.

Et maintenant cela serait plus utile qu'en aucun temps. Car, étant donné le mensonge des toilettes, la beauté réelle des femmes est ce qu'on peut imaginer de plus problématique au monde. Savons-nous ce qui se cache sous ces délicieux chiffons ? Dans ce temps d'imposture élégante et raffinée, les braves filles qui posent pour les peintres et pour les sculpteurs, affrontent, seules, l'épreuve des formes avec un courage dont il nous faudrait leur savoir gré, en les glorifiant, quand vraiment elles sont belles. Car, puisqu'il est convenu qu'il faut un prétexte pour montrer des femmes nues, les intérieurs d'atelier sont devenus une mode, comme sujet de tableau, et il s'y fait de véritables portraits en pied, et d'après nature, de personnes bien en chair et en os, lesquelles auraient infiniment plus de droits à la publicité des catalogues, qu'un tas de vieilles dames dont l'aristocratie ne dédaigne pas ce petit turlututu de réclame. J'en sais qui se fichent joliment de ces profils de douairières et de celles à qui ils ont appartenu ! Mais ceux-là seraient vraisemblablement ravis de murmurer, devant leur image, le nom des belles filles qui, comme le papillon aux toiles de l'araignée automnale, y ont laissé peut-être le plus délicat de leurs grâces et de leurs enchantements.



CABANE

Baigneuse

Au bord de l'eau qui rêve et sous le ciel qui dort,
A l'ombre des forêts buvant l'ombre épanchée,
La Baigneuse au corps blanc, à tous les yeux cachée,
Dénoue au vent léger sa chevelure d'or.

A la voir l'eau sourit et le ciel se recueille,
Sentant d'un jour nouveau s'emplir leur double azur.
Dans les yeux doux et clairs de la fille au front pur :
L'enchantement du bois sur sa tête s'effeuille.

Ce n'est pas cependant la nymphe antique qui reconnaît la source où jadis se pencha l'image de Narcisse, à la fois mourante et renaissante aux pétales d'une fleur, que saluent, comme une connaissance ancienne, les grands bois où Diane promenait sa gloire pudique et la défaite d'Actéon, que l'Echo rappèle au flanc des monts où Endymion sommeille peut-être encore. Ce joli visage est d'une éclatante modernité et les savantes morsures du fer ont crespelé cette jolie chevelure sur le front, n'en respectant que le chignon largement dénoué sur les épaules. Ce beau corps si bien fait pour la nudité, a subi, sans doute, l'injure des vêtements contemporains. Ces malfaisantes araignées qu'on nomme des couturières et des modistes, également ennemies de nos plaisirs et de notre bourse, ont, sans doute, tissé leurs toiles autour de ces formes si noblement dignes de la liberté !

Oui, mais quelle revanche pour nos yeux, Madame, et pour votre légitime fierté, dans le moment d'abandon qui vous a conduite au bord des eaux limpides où votre image se doublait tout à l'heure sous les voluptueux baisers du flot !

En vérité, si la Femme ne se déshabillait quelquefois, il est certain que, depuis longtemps, la notion du Beau

serait morte parmi les hommes. Car ce mensonge des toilettes et ce caprice éperdu de la mode, que nous cachent-ils le plus souvent ? J'ai eu quelquefois des doutes douloureux que je n'ai vaincus qu'avec d'agréables expériences. Non ! non ! le papillon n'est pas mort, le papillon céleste dans la grossière chrysalide dont l'enveloppe la civilisation. Des jupes s'amoncelant sur les tapis, de la chemise légèrement soulevée par le mouvement des bras autour d'une amphore, j'ai vu surgir la blancheur éblouissante des croupes et la majesté des seins pareils à de la neige ensoleillée, les nobles et jumelles lignes des cuisses et le pollen lilial des épaules. Alors, est monté de ma poitrine, un immense hosanna vers cette pitié du Destin que nos sottises n'ont pas rebuté et qui nous garde, dans l'impeccabilité de ses lignes, le corps divin de la Femme que n'ont pu flétrir ni les débauches ni les maternités.

O Beauté de la Forme à la Forme transmise,
Le Temps garde à nos fils l'éternelle surprise.
De ton divin sourire, ô Fille de Vénus !

A ceux qui cherchent l'immuable ici bas, que le contingent décourage et qui rêvent l'absolu, à ces obstinés du beau songe dont toutes les religions sont nées, avec leurs hymnes, leurs pompes et leur encens, sur les débris

de tous les temples je montrerai la Femme et, comme à mon ami, le glorieux peintre Henner, je dirai :

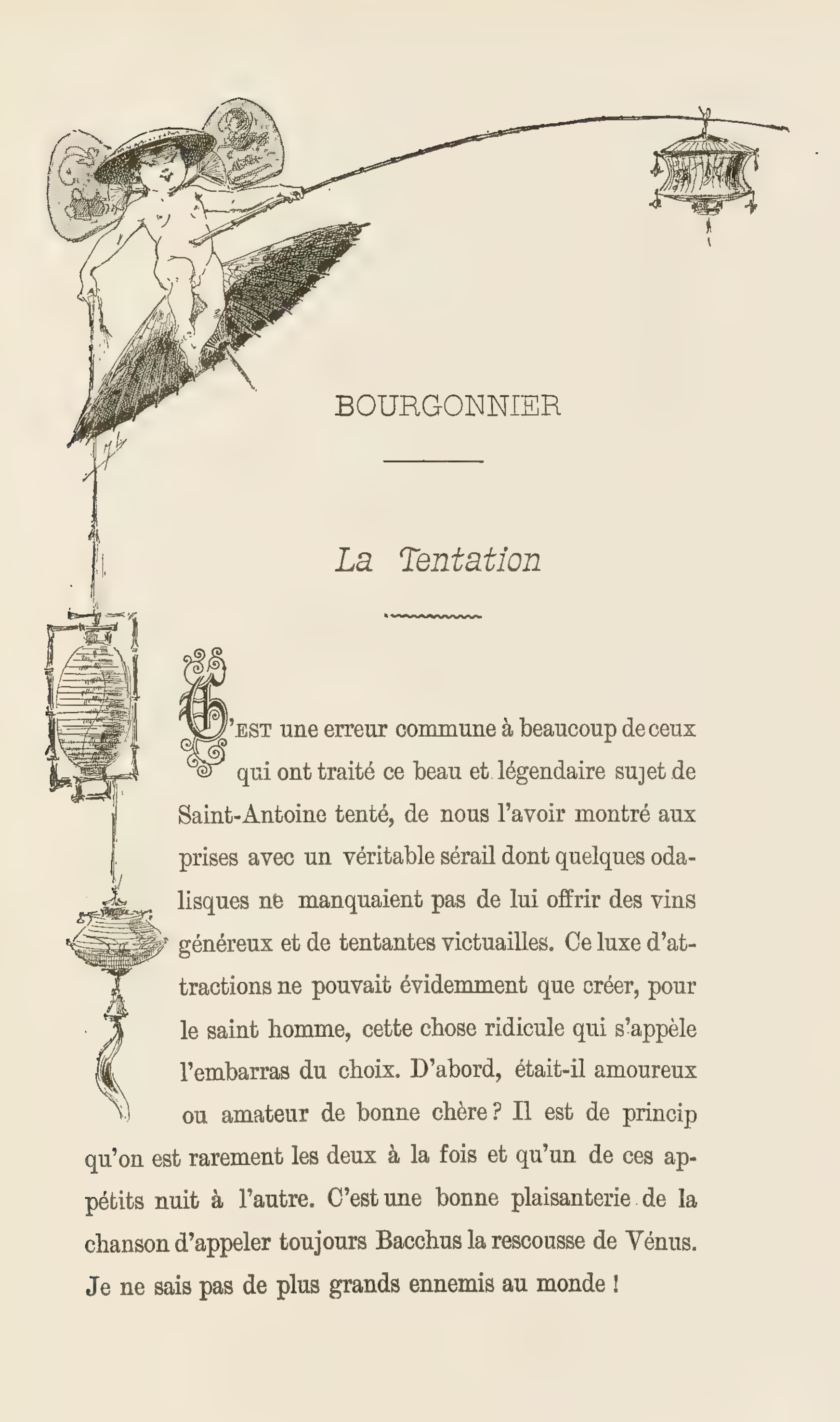
En ce temps misérable où tous les deux nous sommes.
La Beauté de la Femme est encor, pour les hommes,
Le dernier Dieu debout sur le dernier autel !

Car, pour être sans doute une de nos pâles sœurs des cités où nous étouffons, nous que tente encore la légende immortelle des Olympes et des grands bois où s'ébattaient les faunes et les sylvains, vous n'en êtes pas moins une Déesse, Madame, vous qui laissez tomber, sur nous, un regard de dédain, cependant que vos mains nonchalantes épongent l'ivoire humide de vos pieds faits pour les baisers tremblants de nos lèvres !









BOURGONNIER

La Tentation

C'EST une erreur commune à beaucoup de ceux qui ont traité ce beau et légendaire sujet de Saint-Antoine tenté, de nous l'avoir montré aux prises avec un véritable sérail dont quelques odalisques ne manquaient pas de lui offrir des vins généreux et de tentantes victuailles. Ce luxe d'attractions ne pouvait évidemment que créer, pour le saint homme, cette chose ridicule qui s'appèle l'embarras du choix. D'abord, était-il amoureux ou amateur de bonne chère ? Il est de princip qu'on est rarement les deux à la fois et qu'un de ces appétits nuit à l'autre. C'est une bonne plaisanterie de la chanson d'appeler toujours Bacchus la rescousse de Vénus. Je ne sais pas de plus grands ennemis au monde !

Les amoureux fervents et les savants austères,

comme dit un beau vers de Baudelaire sont des sobres, avant tout. L'abondance de biens nuit terriblement en pareil cas. Saint-Antoine n'était pas un ancien vicieux, que j'imagine. Laissons donc à son compagnon ordinaire ce repas de Gamache qu'on fait autour de lui. Si le Saint a été vraiment tenté, c'est par une femme, une seule, et l'artiste a eu tout à fait raison de nous le montrer ainsi.

S'il n'est pas malaisé de rester les yeux sur son livre ce pendant que des êtres frivoles s'agitent autour de vous dans la musique des danses et dans le cliquetis des verres, cette attention soutenue devient infiniment plus difficile quand la solitude et le mystère se font les complices d'une seule vision acharnée à notre perte. Cette belle fille nue qui, malgré lui, le frôle du poids voluptueux de son corps, entourant sa tête d'un bras qui se dénoue comme une guirlande, effleurant son maigre visage des rondeurs frémissantes de ses seins, réchauffant ses membres glacés par l'âge à la tiédeur de sa cuisse repliée, il a, courbé encore qu'il était sur l'évangile, senti venir dans l'ombre, un air chargé de parfums la devançant, un recueillement des choses se faisant autour de sa beauté, la Nature l'enveloppant comme d'un frisson de palmes.

Et voilà pourquoi, au lieu d'enfouir sa tête dans les manches de son froc, il s'est retourné, mû par une force mystérieuse, et c'est là qu'est vraiment la tentation.

Mais elle ?

On ne s'est jamais demandé, devant les tableaux sans nombre qu'a inspiré cette histoire, ce que venaient faire là toutes ces belles personnes dont quelques unes avaient eu l'attention délicate d'apporter avec elles des rafraîchissements. Le Saint n'est ni jeune, ni beau, ni riche. N'auraient-elle pas mieux a faire dans les grands, bois où courent des chercheurs d'aventures qu'a déranger cet honnête vieillard ? C'est, me direz-vous, le diable qui les envoie. Soit ! mais avouons que la conception chrétienne est vraiment cruelle à la femme et à la Beauté. Malgré moi, je m'intéresse à ces malheureuses. Saint-Antoine est ferme dans sa foi, c'est entendu. Mais enfin il pourrait céder. Je me demande alors qui serait victime dans cette tentation ?

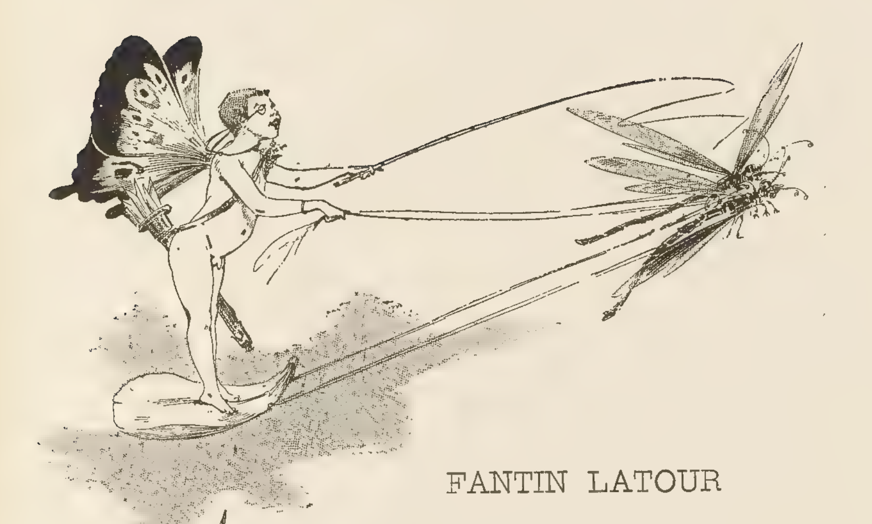
Et, tenez ! celui qu'on nous montre là pourrait bien faire, à cette aimable personne qui du bout du doigt posé comme un papillon au bord de sa lèvre, lui envoie un baiser, le méchant tour de ne lui être pas rebelle. Les deux mains qu'elle tend en avant n'ont pas l'air autrement pressées de repousser ce joli fantôme de chair rose, ce corps de

neige vivante, que semble baigner une aurore mystérieuse, cette embûche appétissante ; et dans son regard non plus, dans son petit regard de vieux qui s'embroussaille entre les cils d'argent, je ne lis pas une bien grande colère. Je ne risquerais pas actuellement une forte somme sur sa vertu.

Suzanne me semble dans une logique plus satisfaisante à l'esprit. Elle n'hésite pas à dénoncer à la justice de leur pays les deux vieillards qui lui avaient adressé des propos galants avant qu'elle se fut rhabillée. L'écriture ne nous dit pas ce quelle eût fait si un beau jeune homme, un seul, avait commis la même indiscrétion.

Si l'amusante pantomime exécutée par la tentatrice de Saint-Antoine est une simple moquerie, comme en ont les ingénues de Molière à l'endroit des Gérontes, je ne puis guère m'intéresser à une comédie où la vertu tant précieuse du Saint ne court vraiment aucun danger ; que si au contraire, la pauvre fille est décidée à aller jusqu'au bout, je réserve toute ma pitié pour elle.

Ce beau corps souple, ondoyant comme la vague et nacré comme elle, cette belle chevelure d'or où semble brûler le sang lumineux d'une étoile, ces chairs savoureuses aux reliefs enveloppées de caresses ne sont pas vraiment pour cette inutile profanation !



FANTIN LATOUR

La Tentation de Saint-Antoine

Ces deux créatures superbes dont l'une tend une coupe, l'autre les charmes allanguis de son corps au Saint courbé sur son grimoire, ne sont pas de celles cependant dont Baudelaire a dit :

D'autres, comme des sœurs, errent lentes et graves
Au milieu des rochers, pleins d'apparitions,
D'où saint Antoine, vit surgir comme des laves,
Les seins nus et pourprés de ses tentations.

Ces deux tranquilles bacchantes n'ont rien des femmes damnées. Elles n'en sont pas moins les envoyées du Malin, comme on disait ou moyen-âge, et le dialogue suivant fait frémir les feuillages entre le diable qui s'obstine et le moine que rien n'émeut.

Le Démon convie la Nature entière à la perdition d'Antoine, Il s'écrie :

Des bois obscurs, des blanches grèves,
Des monts aigus, des larges prés,
Levez-vous, venez, accourez,
Souffles des baisers et des rêves !

Et montant dans les cieux déserts,
Du fond des eaux, du cœur des roses,
Haleines troublantes des choses,
Versez vos poisons dans les airs.

Mettez vos ardentes brûlures
Aux lèvres qui priaient jadis,
Et, de vos parfums alourdis,
Baignez le flot des chevelures.

Verse dans les veines le Feu
Que tu cachais dans le mystère,
Ame perfide la terre
Par qui souvent j'ai tenté Dieu !

— *De profundis ad te clamavi!* murmure sous le capuchon qui tressaille, la voix du Saint.

Et, celle du prince des maudits reprend :

Toi qui mets un frisson dans tout ce qui respire,
Toi qui fait l'ombre douce et perverse à la fois,
Toi par qui j'aurai fait du monde mon Empire,
Ames des voluptés, obéis à ma voix !

Verse aux sens éperdus tes mortelles rosées,
Qui penchent vers le sol le front des lys voilés !
Mets l'ivresse adultère au cœur des épousées
Et gonfle de désirs les seins immaculés !

— *Si iniquitates observaveris domine, domine quis sustinebit!* psalmodie l'homme de Dieu désespéré.

Et, mêlant leurs voix à celle du Démon, au murmure voluptueux des feuillages où passent les premières brises du soir, à la musique lointaine des eaux où tout à l'heure la déesse viendra baigner son front d'argent, au frémissement d'ailes qu'on entend jusque sous les gazons, les deux charmeuses chantent à leur tour :

Vous aimerez demain, vous qui n'aimez encore,
Et vous qui n'aimez plus vous aimerez demain !

Cependant que l'anachorète, sans avoir levé une seule fois, sur elles, ses yeux brûlants de larmes qui coulent silencieuses, aux rides de son visage amaigri murmure :

— *Miserere mei, domine!*






Louis-Paul 91



LOUIS PAUL

Fantaisie

Car nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes
Fleurs tous deux!

Corps féminins, calice de fleurs, même merveille! même

éclat de la chair liliale et des pétales humides de rosée.
C'est que voyez-vous

En les créant toutes pareilles,
Par la grâce et par les couleurs,
Dieu fit, — complétant deux merveilles —
Les femmes parentes des fleurs.

Celui qui règne dans les nues
Tailla le caprice hautain
Des grands lys et des gorges nues
Aux blancheurs du même satin.

Au même azur il prit le charme
Des bluets clairs et des doux yeux,
Et dans tous deux mit une larme
Où luit le souvenir des Cieux.

Pour consoler les cœurs moroses,
Tout, — hors les baisers — étant vain,
Sur les lèvres et sur les roses,
Il fit saigner son cœur divin.

Souffles purs, haleines pamées.
Il gonfle des mêmes pitiés
Les poitrines des biens aimées
Et les boutons des églantiers.

Il cache les mêmes ivresses,
Le même oubli des biens défunts
Dans l'âme douce des caresses,
Dans l'âme douce des parfums.

Les mêmes aubes vaporeuses
Entrouvrent, sous les cieux pâlis,
Les prunelles des amoureuses
Et celles des volubilis.

Femmes et fleurs ! En un tel doute
Nous met leur double vision
Qu'on voit hésiter sur sa route
L'aile même des papillons.

Le zéphir, loin des fleurs vermeilles
Courir au devant du baiser,
Et le vol tremblant des abeilles
Sur l'or des cheveux se poser.

Femmes et fleurs ! les eaux dormantes
Mêlent dans un même pourpris
Les visages de nos amantes
Aux fronts veloutés des iris.

Délices de l'âme ravie,
Source immortelle des douleurs.
Vous êtes la Mort et la Vie,
Sœurs exquises ! Femmes et fleurs !





GORGUET

Diane tourmentée par l'Amour

Telle dans tout l'éclat de sa divinité,
Quand Diane paraît, quand ses jeunes compagnes,
Les nymphes des forêts, des volcans, des montagnes,
Sur les hauteurs du Cynthe, autour de l'Eurotas,
Bondissant en cadence, accompagnent ses pas,
A la tête des chœurs, Diane au milieu d'elles,
Surpasse en majesté toutes les immortelles :
Jeune, le front paré de son croissant divin,
Un carquois sur l'épaule et son arc à la main,
Elle marche : sa grâce en marchant se déploie
Et le cœur de Latone en palpite de joie.

Ainsi le doux Virgile nous montre-il Diane au livre premier de l'Enéïde. Mais Diane a fui les chœurs qu'elle dominait de sa grâce immortelle. Dans quelque paysage verdoyant elle les a laissés, sous la caresse palpitante du feuillage, au bord des eaux où se doubla dans un frisson d'argent, la tête d'Actéon transformé. Elle a cherché quelque coin bien ombreux, l'approche d'une source qui ne reflète que sa seule image, et, pareille à la biche dont le sang teignit ses flèches tout à l'heure, à son tour pantelante comme une bête forcée par le chasseur, elle s'appuye à un rocher abrupte, la gorge secouée par des sanglots inconnus. C'est que le printemps a passé, liant sa chaussure de fils de soie flottants dans l'air, une chanson à la bouche, l'immortelle chanson qui dit :

Aimez ! Aimez ! tout le reste n'est rien !

C'est, que, sous les frondaisons fleuries, l'Amour a passé, effleurant de son vol le calice des roses et y laissant des parfums plus pénétrants et plus doux. C'est que, tout autour de la chaste Déesse, c'est l'innombrable tendresse des êtres et des choses qui murmure, qui palpite, qui sème partout un souffle de baisers. Sous un treillis de jeunes branches elle a aperçu le visage riant de l'enfant cruel qui lui aussi, porte un arc et des javelots. D'un rayon de soleil il l'a

percée au cœur, et voici que pâlit le nimbe virginal dont elle était couronnée, comme la clarté argentée de la lune s'évanouit sous les premiers rayons de l'Aurore.

L'Amour est une Aurore aussi. Il met aux cœurs comme aux horizons, une sanglante apothéose.

La délicieuse brûlure est restée au cœur même de la Déesse. D'une main palpitante, elle ramène sur son sein embrasé la fraîcheur de ses cheveux d'ombre. Et, — la pudeur lui étant venue en même temps que l'Amour — car c'est une folie de les concevoir l'une sans l'autre — elle a ramené sur la blancheur de sa cuisse, un long pli qui lui flottait à l'épaule, quand elle traversait le ciel sur le char des nuées.

Le doux fantôme d'Endymion a, sans doute, passé devant ses yeux.

Un irrespectueux de la mythologie, — tort grave à mon avis — le fantaisiste Demoustier, a néanmoins décrit, d'une façon assez plaisante, les amours de Diane avec le beau berger. Voici comment elle raconte, elle-même, le secret de ses visites au mont Latmos.

« Apollon, mon frère, las d'éclairer le monde pendant le jour, déclare au maître des Dieux, qu'il ne pouvait remplir

le même ministère pendant la Nuit. Mon frère, pour ce refus, avait ses raisons secrètes : Téthys le retenait auprès d'elle ; mais ce qui nuisait à son amour pouvait être favorable au mien. Je me présente donc et demande l'honneur qu'Apollon venait d'abdiquer. Jupiter me l'accorde, me place un croissant sur la tête et me donne le surnom de Phébé. Aussitôt je monte sur le char de la déesse, je saisis les rênes, et parcours ainsi l'univers, traînée par mes deux coursiers noirs et blancs. Chaque nuit leur course se ralentissait aux abords du mont Latmos. C'est là que je retrouvais mon cher Endymion. Alors je descendais de mon char :

Un nuage aux mortels dérobait mon absence,
Au milieu de la Nuit, dans ces vastes déserts,
La Nature à l'Amour semblait prêter silence.
Tout dormait : nos cœurs seuls veillaient dans l'univers !

Les choses se passaient, sans doute, plus gravement encore, aux éclipses de Lune. Mais ce sont mystères qu'il faut respecter; car ainsi que le répétait souvent Théophile Gautier : il ne faut jamais offenser un Dieu, au cas, ou par hasard, ce serait le vrai !







AXILETTE

L'Eté

Midi, Roi des étés, comme a dit un grand poète, émousse, sur la plaine, l'or vibrant de ses flèches, et comme d'une urne, épanche des torrents de lumière. L'œil incendié de la canicule enveloppe, d'un même regard fulgurant, les longs prés dont l'herbe est jaunie, les arbres dont la frondaison se rouille, les taillis où la peau d'un faune semble étendue, l'eau étincelante qui semble un miroite-

ment d'étincelles. Cependant, dans une nappe d'ombre que versent des frondaisons invisibles, trois jeunes femmes sont étendues, sans vêtements, toutes trois brunes comme des sœurs farouches, celle-ci droite et interrogeant l'horizon, les deux autres étendues et jouant avec un brin d'herbe. Autour d'elles c'est le recueillement et le silence que trouble seul, peut-être, au loin, le chant vibrant d'une cigale. Car les oiseaux se sont tous blottis dans l'épaisseur des buissons, et le fleuve même, le fleuve dont on sent la lointaine fraîcheur et qui coule, sans doute, aux pieds de cette riante colline, a apaisé le murmure de ses eaux moins hautes qui mêlent à peine une note plaintive à la lyre innombrable des roseaux de la rive.

Et les nymphes modernes goûtent un repos délicieux.

De leur triple beauté mesurant les accords,
Comme pris du remords de sa course éternelle,
Le Temps sur leur repos laisse planer son aile;
L'air vibrant s'allanguit au toucher de leurs corps.

Des monts ensoleillés vers les vallons venues,
Elles ont recherché la fraîcheur des gazons
Et la demi-clarté des lourdes frondaisons,
Qui tendent des baisers à leurs épaules nues.

Le paysage est doux, voluptueux, aimant
Et d'adorations timides les effleure.

La nature est plus tendre où le vent léger pleure
Où descend le regard ami du firmament.

Et le corps de la Femme est fait pour les tendresses
De tout ce qui respire et meurt sur son chemin.
Le fruit naît pour sa bouche et la fleur pour sa main,
Pour elle la Mort a d'immortelles caresses.

Les arbres jauniront, le flot silencieux
Sèchera sous le vent: ici bas tout s'efface.
Seules, au seuil des ans, demeurent face à face,
La Beauté de la Femme et la Clarté des Cieux !

Toutes deux suffisent d'ailleurs pour que l'Idéal ne meure pas dans l'âme humaine. Tant que les cieux seront étincelants d'azur et traversés de lumière; tant que, sous le poids embaumé des chevelures, des lys s'épancheront aux épaules des Femmes, et que leur corps n'aura pas oublié les rythmes éternels, l'art vivra, l'art en qui gît la dignité de notre race. Dans l'abaissement fatal des décadences, toutes les espèces pourront s'abatardir, sans que rien soit déchu de ce qui fait la gloire de notre pensée.

La Nature et la Femme! Sainte dualité sans laquelle n'auraient qu'à se briser les lyres, les ciseaux, les pinceaux, tout ce qui tenta l'immortalité, tout ce qui fut une semence de lauriers sur notre aride chemin!

Le savent-elles ces jolies rêveuses qui regardent le soleil descendre à l'horizon dans une grande robe d'or ?

Qu'importe !

L'inconscience n'est-elle pas la pudeur divine et le charme suprême de la Beauté !





FICHEL

Le Baiser dans la Glace

O Fable immortelle de Narcise, tu revis dans ce gracieux tableau. Mais combien elle est plus excusable que le mélancolique héros de la Fable, celle qui nous est montrée si éperdument amoureuse de sa propre image ! L'homme a vraiment mieux à faire que de se contempler soi-même dans l'épanouissement de sa contestable beauté. Celle de la Femme, laquelle ne supporte pas le blasphème, est la naturelle excuse de celles qui font de soi-même le Dieu.

J'ai souvent émis cette idée que rien n'était moins certain que ceci : la Femme femelle de l'homme. J'avais fait même un conte qui ne manquait qu'en apparence de galanterie. J'avais imaginé que Dieu, ayant donné à tous les animaux de la Création une compagne, avait oublié l'homme, ou plutôt lui avait laissé le soin de choisir la sienne parmi celles de ses compagnons du Paradis. Aussi avait-il commencé par disputer la lionne au lion, mais vite en était-il revenu des farouches tendresses de celle-ci. Après quoi il avait voulu tromper le cygne qui devait prendre une si belle revanche auprès de Léda. Mais devant lui, s'enfuyait sa nouvelle maîtresse sur des ailes qu'il ne pouvait suivre. Et après un certain nombre d'expériences analogues et également désespérantes, était-il venu importuner Dieu à nouveau pour ne pas demeurer seul. Mais Jéhovah impatienté lui avait répondu : — Eh bien, tu vivras avec un être ayant à la fois, tous les défauts des femelles des autres bêtes, qui sera féroce comme la lionne et perfide comme l'oiseau. Ainsi la Femme avait été créée plus belle que tout ce qui l'entoure, mais réunissant, en elle, les plus cruels enchantements.

Il suffit d'étudier la civilisation antique pour s'assurer que la Femme n'y était nullement considérée comme un être de même essence que l'homme, mais bien comme une

façon de Dieu mystérieux et redoutable sous l'empire de qui il lui fallait vivre. C'est une erreur que le christianisme ait élevé la femme jusqu'à l'homme. Il l'a, au contraire, rabaissée jusqu'à lui. J'entends parler de la Femme appartenant aux Sociétés où fut le berceau des lettres, des arts et de toute beauté.

Mais voilà une bien sérieuse dissertation à propos d'une toile qui ne comporte pas tant de philosophie.

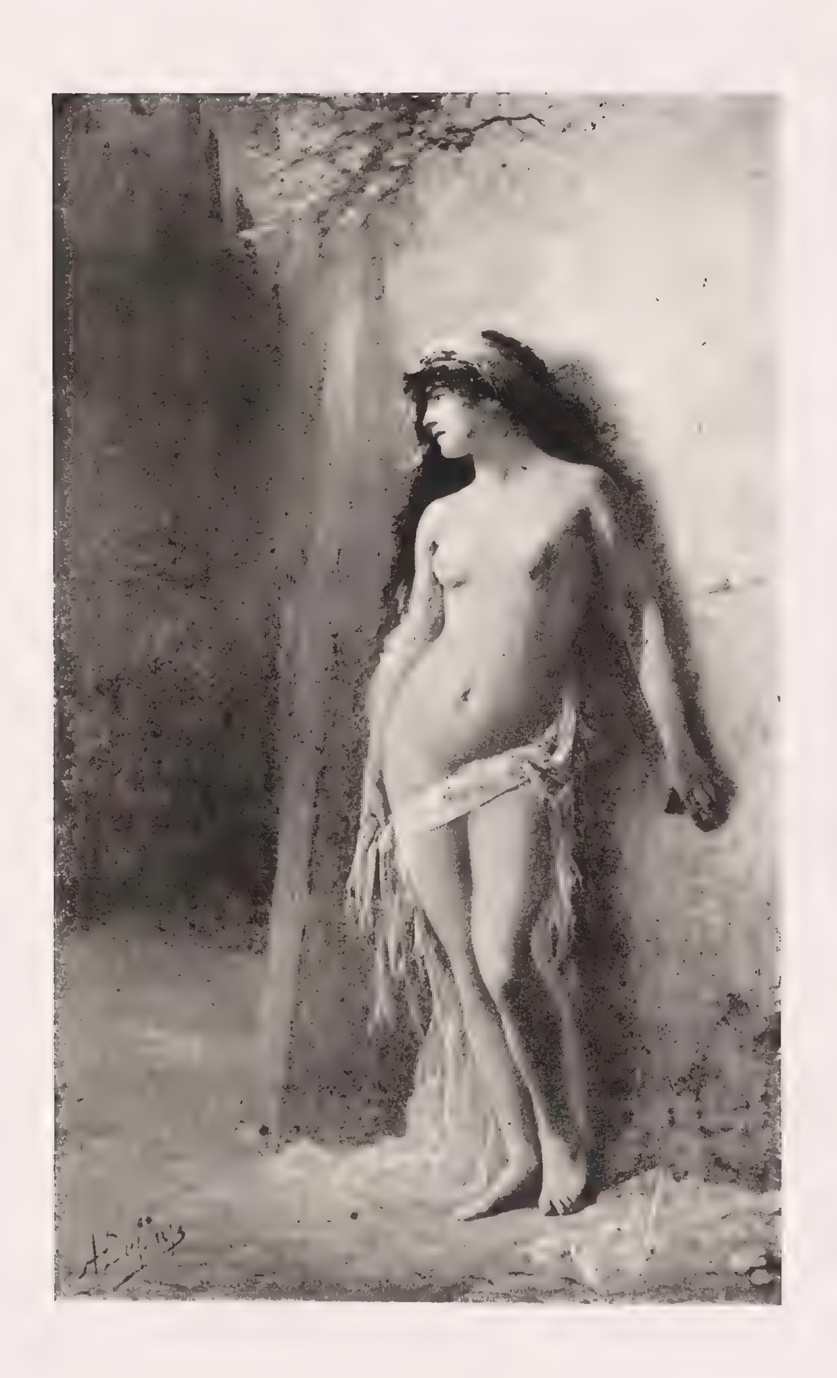
Nous sommes dans le plus moderne des mondes d'ailleurs et dans un décor tout différent de celui de la Fable.

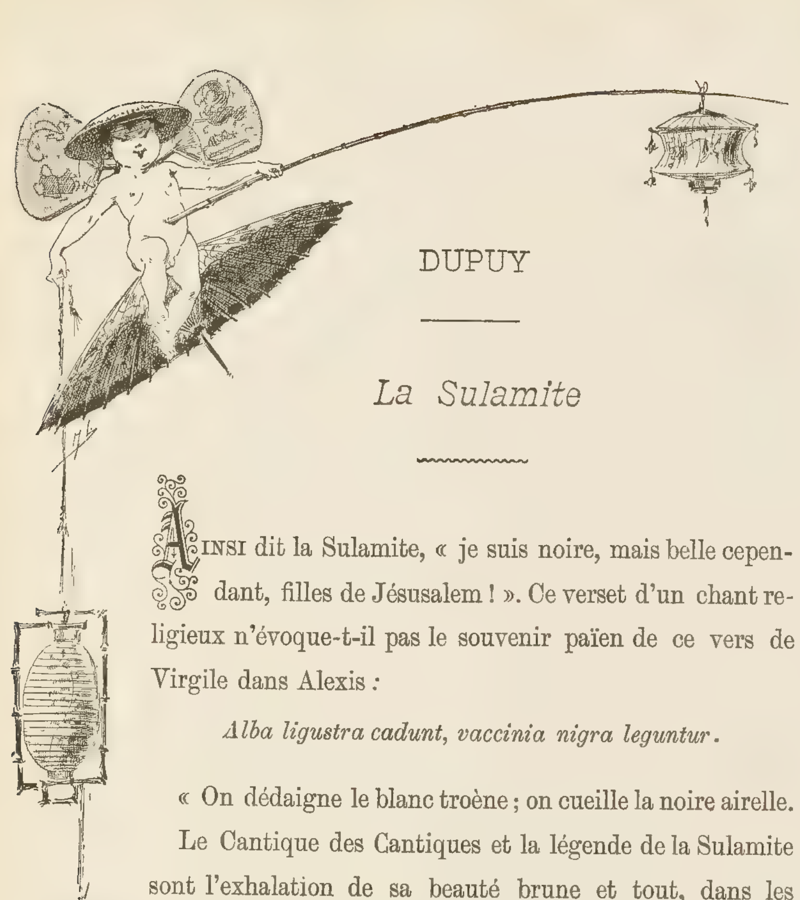
Toutes les élégances enveloppent ce joli corps de femme que parfume encore le souffle lointain des vêtements dépouillés par une suprême coquetterie. Sans doute, cette gracieuse personne était-elle sur son lit déjà tout à l'heure quand une curiosité bien naturelle lui est venue de se mieux voir d'ensemble dans l'éclat triomphant de sa beauté. Et, une fois devant le large miroir où elle revit tout entière, dans l'éclat satiné de sa peau dont les lys sont comme traversés de filets d'azur, dans la fermeté savoureuse de ses chairs dont les reliefs sont caressés d'un frison rose, sous le couronnement sombre de sa chevelure que des mains allanguies n'ont pas encore dénouée, elle obéit à une séduction mystérieuse et logique : celle de sa propre perfection. Ses

lèvres se tendent vers leur propre reflet et le froid de ce baiser n'en dissipe pas, pour elle, le charme. Car les lèvres des amants aussi sont froides dans l'extase des baisers fervents.

Quel rêve charmant ferait celui qui, caché derrière cette glace, creuserait juste la largeur de sa bouche pour tendre perfidement celle-ci à ces belles lèvres assoiffées! Mais nous ne sommes plus aux temps des métamorphoses et c'est grand dommage. Car, de tous les pouvoirs de Jupiter, je n'ai jamais envié que celui de se déguiser selon ses fantaisies amoureuses. Celle-là serait certainement venue à ce Dieu plein d'imagination. Triste temps que celui où nous sommes condamnés à vivre! Ah! comme j'aurais préféré, si j'avais été vraiment cette belle fille qui ne résiste pas à la tentation de soi-même, à ces plantes de serre, égrénant ou épanouissant, autour d'elle, les tristesses de l'exil et la mélancolie du soleil, les narcisses à la prunelle d'or pâle où s'éteignit le suprême regard de l'adolescent épris de sa propre beauté! Quelque chose de l'âme d'un Faune paternel est certainement demeuré en moi que je ne puisse concevoir d'autre décor, aux tendresses éperdues, que la Nature triomphante ou mystérieusement douce, les grands bois noyés d'ombre ou traversés de lumière, avec la musique des sources ou des oiseaux, de tout ce qui aime ou dit d'aimer!


E FICHEL.
1891.





DUPUY

La Sulamite

AINSI dit la Sulamite, « je suis noire, mais belle cependant, filles de Jésusalem ! ». Ce verset d'un chant religieux n'évoque-t-il pas le souvenir païen de ce vers de Virgile dans Alexis :

Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.

« On dédaigne le blanc troène ; on cueille la noire airelle.

Le Cantique des Cantiques et la légende de la Sulamite sont l'exhalation de sa beauté brune et tout, dans les belles images qui y sont prodiguées, en évoque l'impression de farouche splendeur. « Ton cou brille comme des pierreries ! » dit le poète à la bien aimée. Un peu plus loin il la compare à une « grappe de Chypre cueillie dans les vignes d'Engaddi. « Et plus loin encore : « Ta chevelure est pareille à la sombre toison des chevreaux qui paissent sur le sommet de Galaad » ou bien : « Tes joues sont comme la grenade et brillent à travers ton voile. »

Il semble au contraire que le bien aimé — Salomon ou non—fut blanc. Car la Sulamite lui dit à son tour : « Ta poitrine est comme l'ivoire orné de rubis » ou « Tes jambes sont des colonnes de marbre qui s'appuyent sur des bases d'or ».

J'avoue que je n'ai jamais pu lire ce poème troublant sans douter que les mots y soient traduits avec une rigueur suffisante. Les images y sont en effet, d'une incohérence qu'égale seulement leur abondance et leur richesse. Dans d'autres endroits, en effet, la Sulamite est comparée à une colombe et à un lys.

Celle qui nous est montrée est dans la tradition première, avec un corps de bronze plutôt que de marbre et une chevelure ou semble s'être posée l'aile de la nuit. A quel moment le peintre nous la montre-t-il. Sans doute à celui où elle dit : « Les fils de ma mère se sont irrités contre moi. Ils m'ont placée à la garde de leur vigne. Je n'ai pas gardé leur vigne. »

Et nous la croyons sur parole. Le grand et despotique souci de l'amour l'a saisie tout entière, on le devine à l'abandon de sa pose, à la mélancolie profonde d'un regard qui cherche l'au-delà. Dans son rêve lointain, le roi somptueux lui apparaît sans doute, celui qui lui dira tout à l'heure : « Si tu ignores le lieu de ma retraite, ô la plus

belle des femmes, sors et va sur les traces des troupeaux; conduis tes chevreaux près des tentes des pasteurs. » Ce qui donnerait à supposer que Salomon se déguisait en berger pour séduire les plus belles filles, ce qui n'est pas invraisemblable et aurait suffit à lui mériter le nom du sage, la vie des hommes des champs étant infiniment plus douce que celle des rois.

Oui, la Sulamite rêve. C'est de se songe, sans doute que l'amant jaloux ne la veut pas réveiller quand il dit encore : « Je vous conjure, ô filles de Jérusalem, par les gazelles et les biches de nos campagnes, n'inquiètez pas le sommeil de ma bien aimée, ne la troubles pas jusqu'à ce qu'elle s'éveille d'elle-même ! »

Cherche-t-elle, dans son esprit ce qu'elle va lui répondre tout à l'heure : « Que mon bien aimé vienne dans mon jardin et qu'il goûte les fruits de mes pommiers ! »

A ces paroles allégoriques du poème, je préfère, je l'avoue, sa partie descriptive, pour ainsi parler, humaine. Voltaire, un peu légèrement, a reproché au Cantique des Cantiques de ne pas ressembler aux églogues de Virgile. Cependant Virgile n'eut pas fêté autrement le réveil printanier de l'amour dans la Nature, que par ces deux strophes délicieuses :

« Les fleurs ont paru sur la terre, la saison des chants

est venue, et la voix de la tourterelle a été entendue dans nos campagnes. »

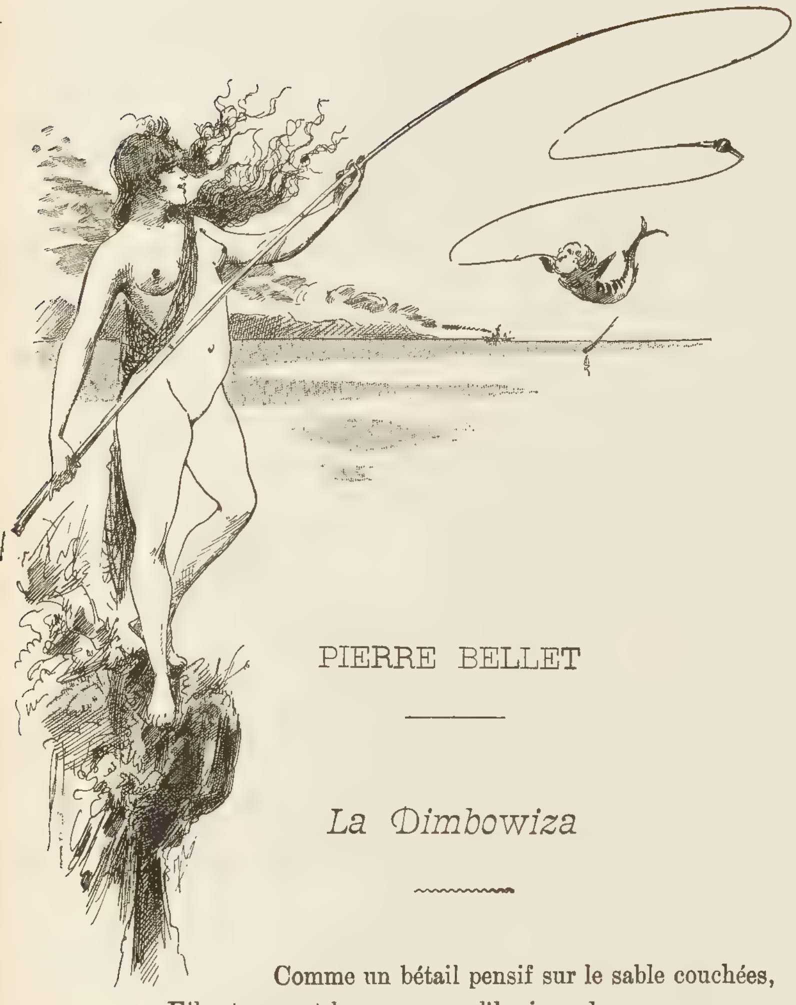
« Le figuier a montré ses fruits ; la vigne en fleurs a répandu ses parfums ; lève-toi, ô ma bien aimée, ô la plus belle, viens ! »

Tant il est vrai, qu'à travers le temps et l'espace, l'Amour a toujours parlé aux hommes le même langage, évoquant la complicité divine de la Nature, des feuillages qui frémissent et des oiseaux qui chantent.

A travers les âges aussi, la Beauté brune a gardé ses fervents admirateurs. Le charme profondément sensuel en semble fait d'un sang plus chaud, rouge comme celui des vignes, dont le soleil a foncé la pourpre, dont la nuit a condensé les ardeurs.

Nigra sum sed Formosa, filiæ Jerusalem!





PIERRE BELLET

La Dimbowiza

Comme un bétail pensif sur le sable couchées,
Elles tournent les yeux vers l'horizon des mers,
Et leurs pieds se cherchant, et leurs mains rapprochées
Ont de vagues chaleurs et des frissons amers.

Pourquoi ces beaux vers de Baudelaire dont je veux oublier les strophes suivantes ont ils chanté dans ma mé-

moire devant ce tableau de baigneuses lointaines goûtant, sous un ciel aux caresses excessives, les douceurs d'un bain estival ? C'est que la mélancolie d'un inconnu est dans toutes ces images, que je ne sais quel *super flumina Babylonis* murmure dans les feuillages de la rive, comme une musique d'exil.

Le sourire éclatait à la blancheur des dents des antiques naïades mêlant leurs jeux au bord des lacs sacrés pleins de visions épanouies. Pour elle, Pan chantait encore, dans le creux des rochers et sous les frondaisons profondes, l'hymne des amours libres et sacrées d'un Olympe fleuri d'amour.

Rien de cette gaieté débordante dans les graves figures qui nous sont montrées et qui tiennent, de leur tristesse elle-même, un charme mystérieux. Celle là qui, debout, l'or de sa chevelure flottant aux épaules, tend autour de ses reins le linge qui la doit sécher, porte dans ses yeux je ne sais quel rêve qui la distrait de sa toilette même. Elle semble interroger du regard un horizon invisible. Telle aussi celle qui, étendue sur le ventre, et le poignet ramené sous le menton, nous montre un visage encadré d'une lourde toison noire, les flancs effleurés du souffle de sa compagne, endormie à côté, et dont les épaules, comme

une fleur mouillée de rosée, portent encore les luisants de l'eau. Et celle donc qui, seule vêtue dans ce groupe de beautés nues, la tête enveloppée d'un voile, a croisé ses mains sur ses genoux d'où pend une jupe alourdie par les broderies. La même énigme est dans son visage et sa pensée n'est pas moins obscure.

D'autres cependant prolongent, plus loin, le plaisir du bain, celle-ci prête à plonger dans le fleuve sa tête toute échevelée, celles-là tendant leurs bras vers les verdures de la rive. Et l'eau passe, une eau opaque où ne descend ni la course des nuées ni le reflet du rivage. Ainsi le temps qui nous emporte sans rien garder de nous-mêmes, plus indifférent encore à nos peines et à nos joies que le miroir fragile des sources où, du moins, nous passerons un instant !

Le reflux des ondes rentrées dans leur lit a laissé, dans les sables bruns, des flaques d'eau qui semblent jeter sur le ciel des regards inquiets.

Sous une fausse sérénité, de tout cela, se dégage une émotion singulière.

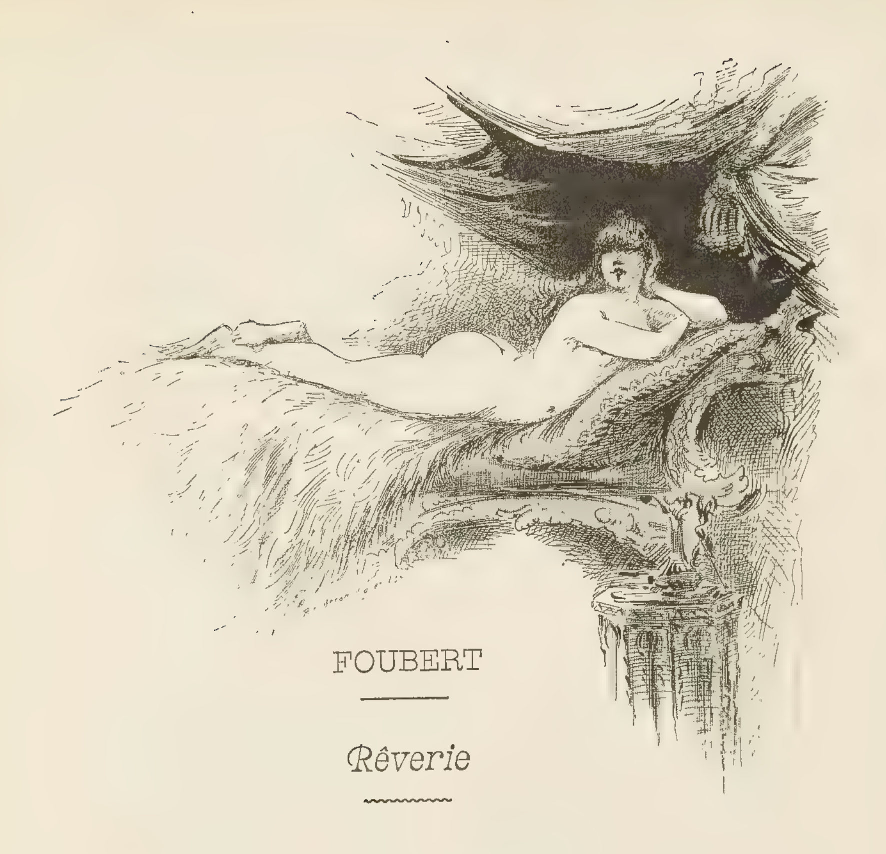
C'est que l'âme moderne a oublié les tranquillités d'antan, que l'histoire a pesé lourdement sur les peuples, les

écrasant de servitudes ou de misères, que le beau rêve mythologique a été chassé par les sombres visions du Nord pleines d'esprits farouches et de fantômes. La grande poésie qui descend au cœur des plus humbles et se dégage, pour ainsi parler, de tout ce qui les entoure, comme nous pénètre le parfum d'une fleur dont nous ne connaissons pas le nom, que nous ne voyons pas peut être dans la profondeur des gazons, s'est faite suprêmement mélancolique. L'homme de ce temps porte, en lui, une effroyable lassitude de la vie et c'est une plainte dont l'écho se réveille dans son propre cœur, qui lui vient de tous les coins du monde où les peuples sont oppressés, où les dernières fiertés de l'âme humaine clâment encore vers la liberté !

Et cependant dans ce paysage tranquille, le long de cette rivière que ne gonfle aucun orage, derrière ce rempart de verdure qui ferme l'horizon, ce temple dont les troncs d'arbres majestueux semblent les colonnes, celles-là sont, sans doute, les dernières sœurs des nymphes antiques des eaux, qui, bercées par l'oubli de je ne sais quel mal mystérieux, égrènent sur leur corps des perles lumineuses, celles mêmes dont Vénus sortit parée en s'élançant de la mer, où rêvent, avec les sables pour oreiller, recueillies et silencieuses.




E. FOUBERT
1891



FOUBERT

Rêverie

Sérénité des temps où j'aurais voulu vivre,
Calme des bois profonds dont le parfum m'enivre,
Dans le souffle lointain des âges révolus.
Près des sources en pleurs vous ne revenez plus

Ecouter la chanson tremblante des feuillées,
Vierges du Rêve antique à nos voix réveillées,
Sœurs des Dieux exilés que, courbés sous l'affront,
Le peintre et le poète à jamais pleureront !

Qui vous ramènera sous la fraîcheur des ombres
Que l'oblique soleil fait tomber des bois sombres,
Comme un dernier manteau qu'il dépouille en penchant
Son torse de lumière aux gouffres du couchant ?

*

L'azur qu'a déchiré le fer de la charrue
Se recueille, sentant sa profondeur accrue
S'ouvrir, dans le secret d'innombrables sillons,
Aux floraisons de lys des constellations.

Qui vous ramène vers nous, belles visions d'antan ? Le peintre ou le poète par qui nous revivons, encore, le beau rêve païen que les imbéciles seuls croient morts. Car l'auteur de cet adorable tableau est, à la fois, un peintre et un poète.

Celle qui nous apparaît ainsi doucement étendue sur une couche de gazon, une main ramenée au-dessus de sa tête brune, l'autre repliée sous le menton dont elle accentue les fossettes, par une caressante pression ; celle qui rêve au bord de cette eau limpide où, comme d'un carquois les flèches embarbées, montent les roseaux s'épanouissant aux cimes, en bouquets; celle-là est bien la sœur des nymphes sacrées que chantait Théocrite au bord de la mer Syracusaine, la sœur des Néëre et des Testylis dont André Chénier a réveillé les ombres charmantes, sur les marches mêmes de l'échafaud.

Ainsi, par les soins religieux de l'art fidèle à la Beauté nue, le lien n'est pas rompu entre les âges, la poésie des temps anciens déborde sur la poésie des temps nouveaux.

l'Idéal demeure pour les fils du pinceau et de la lyre. Ah ! comme je sais gré à ces courageux qui ne désertent pas le temple pour courir la ville ! On nous veut griser de modernité, comme s'il n'existait pas une modernité éternelle, comme si quelque chose avait vieilli dans la vision de la Femme vraiment belle, laquelle enchanta les Dieux, damna les Saints et torture encore tous ceux qui portent un cœur! Au moment des décadences artistiques, toujours quelqu'un de ces sincères s'est rencontré qui, par un élan en arrière vers l'antique vision ou, — ce qui est tout un, — par un retour sincère et passionné à la Nature, a rendu à notre art sa puissance et sa dignité. M. Foubert est un de ceux-là.

Mais que voilà de graves considérations devant une aimable personne qui, gracieusement, s'intitule *Rêverie.* Vous faut-il une chanson pour bercer votre songe aux yeux ouverts, Madame ? la voici. Elle est de l'amant qui vous cherche sans doute, ce pendant que vous goûtez impassible, la fraîcheur de l'ombre au bord des eaux :

Du ciel en vain la tièdeur caressante
Jusqu'à mon front monte sans le charmer.
Il n'est printemps sans la douceur d'aimer :
— Tout m'est douleur quand je pense à l'absente !

Il n'est lilas, il n'est rose qui sente,
Azur qui brille à mes yeux enchantés,
Sur les chemins que ses pas ont quittés...
— Tout m'est douleur quand je pense à l'absente !

Ne croyez pas que ma peine récente
Du temps espère un rapide secours.
J'ai trop souffert pour ne souffrir toujours
— Tout m'est douleur quand je pense à l'absente !





TESSIER

Les Sirènes

Les filles de la Mer gardent dans leurs cheveux
Le frisson languissant des algues maternelles,
Et le flux onduleux qui vit encore en elles,
Court de leurs reins profonds jusqu'à leurs cous nerveux.

On voit luire et passer dans leurs vertes prunelles
Les perfides clartés du flot aventureux;
L'abîme les emplit et veille dans leur creux
Avec l'attrait fatal des choses éternelles.

Une lame, en fuyant, a fait leur regard clair,
L'âcre saveur de sel imprègne encor leur chair,
Et leur bouche sourit comme la fleur marine

Qu'emporte l'Océan sous le soleil vainqueur.
— Les vagues ont rythmé le vent à leur poitrine
Et c'est dans un rocher que fut taillé leur cœur !

Entre toutes, les Sirènes sont les filles de la Mer et portent ce cruel indice de leur origine. Leurs regards abaissés sont une perdition qui enveloppe comme la vague et, dans leur sourire mystérieux, c'est comme un égrènement de perles et de gouttes argentées autour du malheureux qui se débat contre la mort. Oh ! les dents des filles de la Mer ! Toutes petites avec des éclairs d'acier sous le velours humide des lèvres ! Dans leur chant, d'ordinaire mélancolique, c'est encore le bruit de la vague qui passe et comme les rumeurs d'un engloutissement lointain. Ora les Sirènes tenaient, à ceux qu'elles voulaient attirer, un langage d'une irréprochable chasteté. Voyez plutôt le discours qu'elles adressent aux compagnons d'Ulysse dans l'Odyssée. Elles ne leur parlent pas de leurs charmes enivrants, mais de l'intérêt que peut avoir un philosophe à s'instruire auprès d'elles.

Circé avait symbolisé les maléfices charnels, les sensuelles attractions de la chair. Il semble que, dans la pensée du poète, les Sirènes aient représenté plutôt le mensonge des rêves. Pour se présenter aussi pudiques, dans leur nudité, celle-ci, qui tient la flûte à deux bran-

ches, s'était fait comme un manteau de sa noire chevelure, celle-là appuyée sur les mains auprès de sa lyre dont les cordes sont emmêlées d'herbes marines : toutes deux n'en sont que plus redoutables. Leur virginité farouche est comme ce roc inaccessible contre lequel le flot vient s'écraser en un sonore ruissellement d'argent.

Le charme a opéré. Le malheureux qu'il apportait à leurs pieds, comme une proie vivante dans un filet, se débat dans les convulsions suprêmes, avant de les atteindre, et agraffe en vain ses ongles d'agonisant au sol rude où ils se brisent.

Elles sont bien, témoins cruels et impassibles de son agonie, l'être impassible « qui regarde mourir », comme dit la fin d'un vers de Musset. Et, tout à l'heure, quand l'épave que secoue un reste d'agonie aura été échouer plus loin, sur quelque lit de lychens verdâtres, celle-ci avec sa flûte à deux branches, celle-là sur son luth dont les cordes sont mêlées d'herbes marines reprendront leur cruelle chanson, jetant dans le vent, au caprice de l'écho, l'appel meurtrier dont l'oreille inconsciente est caressée. C'est que

Dans leur cœur sans merci, les filles de la Mer
Ont gardé les fureurs d'Ariadne blessée.
En elles vit encor l'amante délaissée
Et qui venge sur nous un souvenir amer.

Voilà pourquoi leurs yeux froids ont l'éclat du fer,
Par qui d'un trait lointain la poitrine est percée,
Et, comme deux miroirs où revit leur pensée,
Reflètent le foyer d'un éternel enfer.

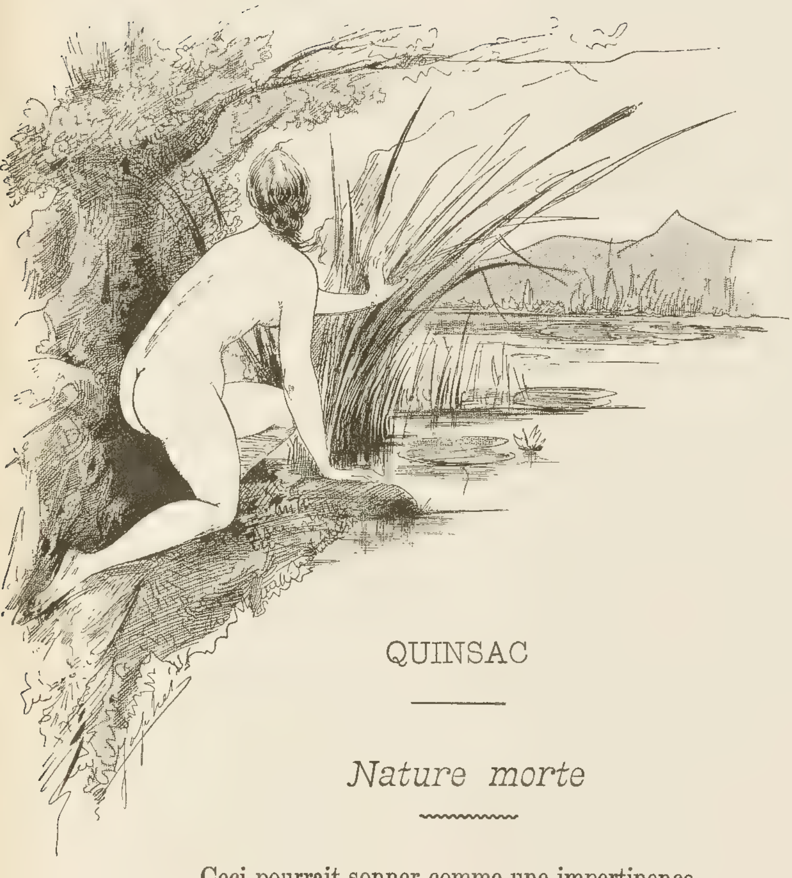
Voilà pourquoi, parmi leur chevelure blonde,
Coule, ainsi qu'au soleil quand étincelle l'onde,
L'or des astres tombés et des rêves perdus ;

Pourquoi leur bouche fine a ce cruel sourire,
Et leur poitrine, où plus rien d'humain ne respire,
Ne tend qu'un fruit pervers à nos bras éperdus !









QUINSAC

Nature morte

Ceci pourrait sonner comme une impertinence

Comme dit Alfred de Musset dans *A quoi rêvent les jeunes Filles*. Nature morte ! Quelle idée joyeuse, monsieur le Peintre, vous vous faites du trépas ! Appelons cela : Le *Dessert*, et n'en parlons plus, ou plutôt parlons en comme il convient.

Deux couverts ! C'est bien cela ! je n'eusse pas aimé

*

penser soit à la joie égoïste d'une jeune dame qui, après un bon repas, se livre à un farniente délicieux, dans la tenue de Madame Ève, la seule que j'eusse toléré dans ma maison, si je n'eusse été un pauvre oiseau sur sa branche ; ni aux délices plus égoïstes encore d'un libertin s'offrant, après boire, la contemplation de quelques formes nues. J'aurais eu horreur de ce sage que la terreur d'une mort enviable d'ailleurs, mais prédite par tous les médecins aux intempérants qui passent outre aux sérénités nécessaires de la digestion, de ce sage, dis-je, qui se fut contenté du plaisir des yeux devant une tentation si forte. Mais ce n'est point cela. Le compagnon qui était là, tout à l'heure, dans ce long fauteuil que drape une serviette va revenir, et l'hypothèse la plus congrue que nous puissions faire, sur son absence, est qu'il a été composer, dans le silence, le sonnet qu'il lira tout à l'heure à la dame de ses pensées.

Celui-ci, par exemple :

Rosa, je veux mouler deux coupes sur ton sein
Pour énivrer mes yeux de leur beauté jumelle,
Et, comme un nourrisson qui pend à la mamelle,
Y boire lentement le doux sang du raisin.

Sur ta croupe je veux mouler un grand bassin
Où l'art du ciseleur savamment entremêle
Des femmes et des fleurs — un étrange dessin —
Tout un poème ainsi qu'un chant de Bhilomèle.

Sur ton col où ta main laisse choir tes cheveux
J'imiterai l'amphore à la courbe suave,
Je sauverai ton corps de l'oubli. Car je veux

Qu'en retrouvant l'argile où ta forme se grave,
Un poète s'écrie aux âges inconnus :
Ce trésor fut pétri sur le corps de Vénus !

Toute la Lyre ! penseront devant ce tableau ceux qui ne sont ni des gourmets convaincus, ni des amoureux vraiment fervents. Je passerai ma vie à protester contre cet ingénieux assemblage des plaisirs de la table à ceux de l'amour qui fait le fond des poésies superficielles du siècle dernier à son déclin. J'en ai assez des trois couplets dont les deux premiers célébraient le bon vin et le troisième la tendresse. Tous ceux qui sont susceptibles de quelque intimité passionnelle — et ceux-là seulement comptent pour quelque chose dans l'humanité — savent qu'il faut opter entre Vénus et Bacchus, pour parler le langage démodé de nos pères. Les vrais amants surtout qui connaissent le despotisme d'un martyre plus délicieux que toutes les autres joies. Car quiconque aime vraiment la femme ne peut aimer rien autre chose ici-bas. D'abord il n'en a pas le loisir. La carrière d'amoureux est la plus absorbante qui soit au monde. Toutes celles du gouvernement comptent ses vacances, mais non pas celle-là. Il ignore tout, tout de l'a-

mour celui qui ne s'y abandonne tout entier et se dérobe à ce beau précepte de Thomas d'Aquin : *Magna res est amor, magnum omnino bonum !*

Le bon vivant, comme l'ont compris les galantins du Directoire et de l'Enigme, est une conception grotesque. C'est un irreligieux d'un double culte... Mais celui qui était là tout à l'heure, celui que je ne vois pas, dans ce tableau, n'est pas un de ces sacrilèges ; qui sait s'il n'est dans quelque coin, derrière quelque tapisserie, honteux à tort de son extase, et agenouillé devant cette éternelle merveille de la Femme dans l'éclat olympien de sa triomphante nudité.





BERTHAULT

La Dernière ombre de la Nuit s'efface devant le Jour

Cependant, qu'autour d'elle, s'éteignent les flambeaux, comme dans un temple qu'ont lentement déserté les fidèles, que la lune ne rayonne plus, comme une hostie, dans le sanctuaire obscur des nuées qui s'arrondissent, blanchissantes, comme des fumées d'encens, pareille à la Déesse oubliée d'un culte très ancien, la Nuit remonte aux cieux, ouvrant son large voile noir comme une aile. Dans ses plis, elle emporte,

avec les larmes des étoiles, celles des amants et les sanglots de bonheur dont ils ont empli ses ténèbres. Car la Nuit est l'éternelle complice de l'amour. La terre, ingrate, n'en ressent pas moins un tressaillement joyeux à se sentir délivrée de l'ombre. Des hymnes montent vers la lumière frissonnante à peine au bord de l'horizon. Écoutez plutôt :

O Terre, habitacle éternel
Des choses, qu'à la Mort fidèle,
Le Temps disperse d'un coup d'aile ;
O Terre, habitacle éternel
Des Ames, qu'aveugle en sa tâche,
L'Amour consume sans relâche.
Voici le matin solennel !

Déchire le suaire d'ombre
Où le soir, sur tes flancs lassés,
A couché tes fils trépassés ;
Déchire le suaire d'ombre
Où le soir, sur ton front pâli
A versé le rêve et l'oubli !
Sors du tombeau de la nuit sombre !

Revêts d'un manteau de soleil
Ton épaule tremblante encore
Des premiers frissons de l'Aurore ;

Revêts d'un manteau de soleil
Ton épaule tremblante et nue,
Et, dans l'extase de la nue,
Monte au devant du Jour vermeil!

Mais le poète te pleure, ô nuit qui t'envoles, avec tes silences menteurs et tes perfides sérénités. Les premières flèches d'or du jour mettent une blessure aux paupières qui s'étaient si délicieusement alourdies sous le poids embaumé des baisers. C'est sur les ailes du Rêve que tu t'enfuis, du Rêve mille fois plus doux que la réalité. Et, devant cette moisson d'étoiles, une à une, tombées de leur tige d'or, il dit :

Comme une vierge au teint vermeil
Dans le jardin des cieux venue,
L'Aube, ayant vaincu le sommeil,
Cueille les fruits d'or de la Nue.

Dans l'azur, immense verger
Des constellations fécondes,
Elle passe d'un pas léger,
Laissant flotter ses tresses blondes ;

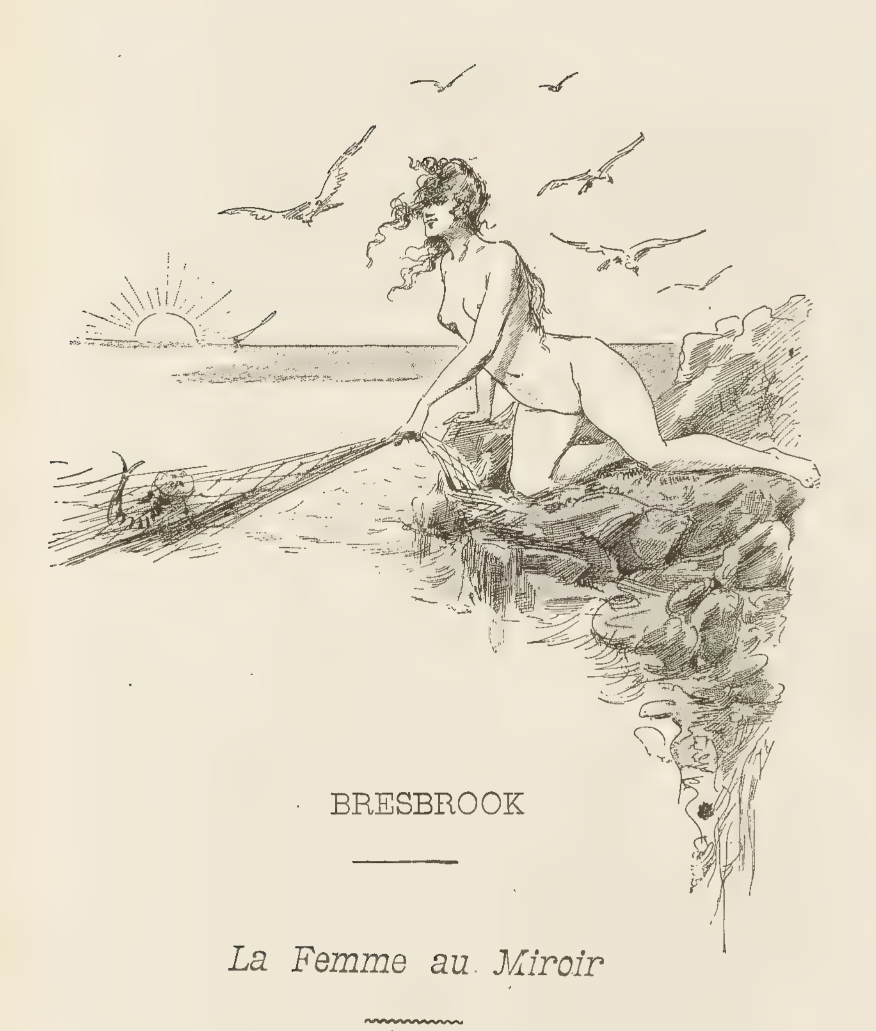
Et les étoiles tour à tour,
Aux plis de sa robe jetées,
Tombent, fruits célestes d'amour
Dont les âmes étaient tentées !

Ne hâte donc pas ta course à travers les Cieux, ô Nuit dont le pied d'argent avait fait jaillir de la terre en la touchant, la source mystérieuse des méditations fécondes et des immortelles amours.




Lucien Berthon





BRESBROOK

La Femme au Miroir

Fleuris dans mon esprit, ô fleur de volupté,
Fleur du rêve païen, fleur vivante et charnelle,
Corps féminin qu'aux jours de l'olympe enchanté
Un cygne enveloppa des blancheurs de son aile.

*

L'Amour des Cieux a fait chaste ta nudité.
Sous tes contours sacrés, la fange maternelle
Revêt la dignité d'une chose éternelle,
Et pour vivre à jamais, s'enferme en la Beaute

C'est toi l'impérissable en ta splendeur altière,
Moule auguste où l'empreinte ennoblit la matière,
Où le marbre fait chair se façonne au baiser.

Car un Dieu t'arrachant à la chaîne fragile
Des formes que la mort ne cesse de baiser,
A pétri, dans tes flancs, la gloire de l'Argile !

Telle sera l'excuse éternelle des peintres qui, par ce temps de femmes vêtues à outrance, osent encore nous montrer des femmes nues. J'ai déjà dit mon étonnement du mal qu'ils se donnent pour se faire pardonner une audace tout à fait glorieuse et parfaitement logique. Il les induit quelquefois d'ailleurs en de singulières fantaisies. Cette belle créature qui se regarde dans un miroir n'a rien de commun avec l'antique Vérité dont elle porte cependant les deux principaux attributs. Elle sort même de l'eau, ce qui lui constitue une ressemblance de plus avec l'habitante des puits fabuleux.

Elle n'est pas la Vérité antique assurément, mais la Vérité éternelle et de tous les âges.

Car la sincérité se fut-elle retirée de tout le reste du monde, elle demeurerait dans la fermeté savoureuse des chairs jeunes que le baiser de l'onde a retrempées, dans la fermeté des contours où s'adaptait si harmonieusement le col divin du cygne amoureux de Léda, dans le noble arrondissement des hanches s'envolutant aux reins comme une vague tout près de déferler, dans le charme allangui des cuisses qu'allonge le bien-être du repos. Tout le reste peut mentir, fors cela où notre désir ne se trompe pas, ni le mouvement tumultueux de nos âmes. Que l'esprit s'amuse ailleurs de mille billevesées ! La matière, ennoblie par la Beauté, nous garde le seul enchantement qui ne trahit jamais !

Tout indique dans cette aimable créature une personne de quelque futilité.

Ce pendant qu'elle sourit complaisamment aux grâces réelles, mais peu nouvelles pour elle, de son propre museau, qui sait si quelque amant désespéré ne se traverse pas le cœur pour elle ! Voilà qui ne l'intéressera pas davantage que les petites fossettes dont chacune de ses joues est ponctuée, où l'aimable retroussis des coins roses de sa bouche. Ce qui fait la force de la Femme et nous la fait redoutable autant que chère, c'est qu'elle porte, en elle, la

consolation de tous les maux. Il lui suffit de se savoir belle pour que l'univers tout entier, où elle n'est pas lui soit indifférent.

Faut-il nous plaindre de cette apparente cruauté ?

Je ne le crois vraiment pas.

Être aimé est souvent une lourde chaîne. Aimer soi-même est toujours doux.

Je ne te maudis pas, Femme qui, la première,
As fait saigner mon cœur sous ta cruelle main,
Et qui, brûlant soudain mes yeux de ta lumière,
Des calvaires d'amour m'as appris le chemin !

Ainsi disent le sage et le poète — d'accord seulement en cela — à celle qui, sans se laisser attendrir elle-même, nous a donné cependant la joie immortelle d'aimer. O ! Femme, tu te peux contempler dans ton miroir comme le plus curieux animal de la création tout entière. Car nous te chérissons d'autant plus, sublimes imbéciles que nous sommes, que tu nous fais quelquefois davantage souffrir.





JACQUESSON DE LA CHEVREUSE

Devant son Miroir

Nous sommes en automne déjà ; car dans le vase luisant de poterie émaillée placé tout auprès, s'ouvrent des chrysanthèmes, les fleurs dont le poète a dit, parlant à sa bien-aimée :

Pour savoir à quel point je t'aime,
Effeuille en rêvant, mon trésor,
Non la Marguerite au cœur d'or,
Mais le cœur d'or du Chrysanthème.

Car, plus serrés et plus nombreux,
Ses pétales, faisceau de glaives,
Diront mieux l'infini des rêves
Où se perd mon cœur amoureux.

Un peu ! — Beaucoup ? — Mots sans pensée ;
Et même — Passionnément !
Un mot qui ne dit rien vraiment
Du mal dont mon âme est blessée.

C'est par mille et mille douleurs,
Que mon être se multiplie
Et, languissant, vers toi se plie
Comme le Chrysanthème en fleur.

La Marguerite plus ne dure,
Quand l'automne de ses doigts lourds,
Des mousses jaunit le velours
Et disperse au vent la verdure.

Même après l'adieu du Soleil,
Seul, dans les jardins qu'il décore,
Le Chrysanthème s'ouvre encore
A mon cœur fidèle pareil.

Pour savoir à quel point je t'aime,
Effeuille, en rêvant, mon trésor,
Non la Marguerite au cœur d'or,
Mais le cœur blanc des Chrysanthèmes.

Car voilà la chanson que j'ai faite pour vous, Madame, cependant qu'indifférente à mon poétique tourment, les chevilles ramenées sous les mollets dans une pose vraiment exquise, une glace posée à terre devant vous, vous relevez sur la nuque votre lourde chevelure noire, qui fait comme une tache d'encre sur la page lumineuse où est écrit le poème de votre beauté. Avec le peignoir entrouvert que vous montrez, surmontant les épaules, comme une nuée passant, sombre, sur un pic neigeux, une musique lointaine vous effleure; mais ce n'est pas la pitié qui met à vos lèvres détendues comme un vague sourire, mais le sentiment satisfait de votre parfaite beauté, le glorieux contentement de vous admirer vous-même dans ce miroir où passent les lumières vivantes de votre corps parmi les reflets éblouissants de la clarté ambiante.

Oui, nous sommes déjà en automne, mais nous sommes encore un peu en été aussi. Car vous semblez fort à l'aise dans ce galant déshabillé, et, tout près de vous, plus près encore que les chrysanthèmes, une rose s'ouvre et qui sera mélancolique jusqu'à ce que mon caprice l'ait jetée à vos pieds dont l'ivoire tiède est imperceptiblement veiné d'azur.











ANTONIN CARLÈS

Éternel Poème

O Femme qui, de ton épaule, caresse, le tronc d'un arbre aux branches ouvertes et fais, de son écorce, à ton bras un rugueux oreiller, es-tu Eve pour qui le pommier fatal s'est transformé en la croix ou pendra l'humanité sanglante d'un Dieu ? Es-tu Attalante, lasse de sa course, et, dans le jardin des Hespérides, dépouillé par elle, goûtant un repos bien gagné ? Es-tu encore la nymphe amoureuse du Faune qui, dans l'ardeur des désirs printaniers, roule son corps frémissant parmi les branches comme pour en secouer une invisible robe de Nessus ? Ou Niobé encore, révulsée et pleine de sanglots ? Je ne le sais, et pourtant tu es bien le poème éternel, puisque tu es la Beauté, la Beauté nue. Il

n'est rien de toi qui ne soit digne d'inspirer le poète, qui ne chante quelque hymne mystérieux vers l'infini. C'est un rythme d'une persistante harmonie que balancent tes beaux bras allanguis au-dessus de ta tête renversée. Le murmure d'obscures fontaines court le long de tes chairs fermes, comme l'eau des sources le long d'un roc de marbre poli et vient mourir à tes pieds qu'un coquillage de nacre rose termine. Et la strophe jumelle de tes deux seins et le lyrisme de tes hanches s'ouvrant aux morsures éperdues du désir ! Je te veux chanter aussi, poème éternel de la chair triomphante, de la Beauté saintement nue, de la Femme, dernier Dieu debout sur le dernier autel. Et je veux que mon hymne ait la piété d'un cantique dans les fumées d'azur de l'encens.

Te Deum laudamus, en ta gloire éternelle,
O Beauté dont la gloire a traversé les Cieux,
Brûlant d'un sillon d'or, l'éther silencieux,
Comme les feux sacrés que la Nuit porte en elle.

Te Deum laudamus ! Vers ton être vainqueur,
Comme un parfum troublant d'encens et de cinname,
Des adorations s'envolent de mon âme,
Et de lents hosannas s'exhalent de mon cœur.

Te Deum laudamus ! Tout est cendre et fumée,
Hors l'éclat de ton front plein de rayonnement ;
Et dans le vol obscur des rapides moments,
Il n'est long souvenir que de t'avoir aimée !

Te Deum laudamus ! La majesté du lys,
L'orgueil des Orients sur leur route pourprée,
La splendeur de la Mer par les couchants dorée,
Inclinent, devant toi, leurs honneurs abolis.

Te Deum laudamus ! Ah ! jusqu'à ton oreille
Laisse, sans le pencher monter mon chant amer,
Avec l'hymne du lys, du jour et de la Mer,
Beauté, fille des Dieux, immortelle merveille !

Le poème éternel qui relia, à travers les temps, la légende de l'humanité, qui fit une chaîne entre les âges, c'est le culte de la Beauté féminine qui fait Cléopâtre et Hélène contemporaines de Lucrèce et de Ninon, qui, dans les beaux poèmes de Catulle et de Properce, nous fait revivre les émotions d'aujourd'hui et les douleurs qui nous viennent de nos maîtresses. C'est aussi le poème écrit dans une langue unique, dont tous les vers sonnent l'immortelle musique du baiser. Que ce soit le Cyclope Polyphême gémissant, au bord de la mer Syracusaine où le fuit la cruelle image de Galatée, ou André Chénier se lamentant des trahisons de Camille, c'est toujours le même langage ; et il ne fut pas de fraternité plus grande, à travers les siècles, que celle des véritables amants depuis le Gallus de Virgile jusqu'au chevalier des Grieux.

Je te salue donc, Eternel poème que le génie d'un sculpteur fait revivre, sous mes yeux, dans le rayonnement vivant de la chair, dans la douceur éperdue de tes mortelles langueurs !





SAVINE

Tireuse d'Arc

Pourquoi pas Diane ?

Dégagé du symbolisme mythologique qui fut une chose sublime, mais ne dit plus rien à l'ignorance contemporaine, les noms des Dieux et des Déesses antiques ont gardé je ne sais quelle poétique saveur qui les rendent

doux aux lèvres comme un miel de l'Hymète. L'élégance harmonieuse des lignes, la fermeté virginale des contours, la fermeté savoureuse des chairs jeunes que les souffles de l'air ont sainement flagellées, ce croissant au front s'envolutant parmi les boucles de sa chevelure, cet arc qui vient de se détendre sur une flèche dont l'œil suit la direction dans les airs, tout, dans cette aimable apparition de nudité chasseresse et triomphante, évoque le nom charmant de Diane.

Dans le printemps, jeunesse de la vie, comme dit le joli vers de Metastase, passe comme un frisson matinal et, à cette charmante image le poète dit :

Diane, le jour déjà blanchit aux horizons.
Endymion s'éveille et n'est plus solitaire
Une aube impatiente a chassé le mystère
De l'ombre où, dans l'Amour, s'égarent les raisons.

Aux larmes que la nuit laisse sur les gazons
Le souffle du Matin déjà se désaltère.
Quitte ton char de flamme et descends sur la terre,
Goûter, au bord des lacs, la paix des frondaisons.

Durant que, dans l'azur, s'enfuit ta forme nue,
Il ne reste de toi, qu'un croissant dans la nue.
Une dernière étoile, au bord du ciel changeant

Perle comme un sang clair à la pointe d'un glaive,
Et le premier rayon du soleil qui se lève
Pose une flèche d'or sur ce bel arc d'argent

Dans quelles chairs saigne le fer de ta flèche égarée, ô chasseresse ! Il semble que ce soit contre l'Olympe étoilé que se soit dirigé ton javelot. Mais l'Olympe est trop haut, planant dans la mémoire agenouillée des siècles. Tout au plus, en retombant, ta flèche a-t-elle pu atteindre le dernier faune errant encore sous les frondaisons solitaires et qui maintenant gît, inerte, au penchant d'un rocher. Ce pendant que, radieuse, tu marches, image cruelle de la Femme, sans savoir où tu as frappé !

L'oreille fléchissante au front d'un rêve hanté,
Le Faune dort, au fond du bois, sans sépulture.
Ses traits qu'aucun regret de mourir ne torture,
Disent qu'il meurt repu de jours et de santé.

A sa lèvre lippue un parfum est resté
Des flancs nus caressés sous l'épaisse ramure :
Et, comme un cep noueux sous la vendange mûre,
Son cou garde un frisson vague de volupté.

Belles nymphes d'antan, pleurez la mort auguste
Dont, sous le clair soleil, l'enlacement robuste
Ne fécondera plus les filles d'aujourd'hui.

Car, sous la terre en deuil, il emporte, farouche,
Le secret des baisers qui dévoraient la bouche.
L'âme des ruts vaillants s'est éteinte avec lui!

Et tes flèches désormais inutiles, ô Diane, n'ont plus de cible que nos cœurs.









A. PEÈNE

Madeleine au Réveil

Toute pleine encore des lassitudes que le sommeil, sur un sol dur, a laissée à ses membres endoloris, les yeux encore pleins de l'ombre dont la caverne l'enveloppait de fraîcheur, celle qui avait dormi sur des tapis de Tyr et sous la caresse des belles nuits étoilées tamisée par de somptueux rideaux, étire ses bras d'où les anneaux d'or sont à

jamais tombés, s'écrase sur des talons, toute fleurie encore de santé et de jeunesse, sa belle chevelure se répandant sur ses épaules comme une eau lustrale, l'eau d'un Pactole où courent des reflets d'or.

Le frisson de l'Aurore filtrant entre les pierres, à travers les mousses diamantées de rosée, l'a, sans doute, arrachée aux douceurs d'un rêve. Qui sait ! le beau Galiléen lui était apparu sans doute, nimbé de ses cheveux fauves, souriant comme au jour où elle avait répandu, du même coup, à ses pieds, des parfums et son âme.

Pêcheresse au grand cœur et dont l'âme, en vain pleine,
S'ouvrit au saint désir d'un immortel tourment,
Et qui, rêvant d'un Dieu méconnu pour amant,
Bus ton dernier baiser dans sa dernière haleine,

Bientô tu cacheras, sous une obscure laine,
Comme un trésor impur, ton corps doux et charmant,
Et fuiras, sous les bois, l'œil clair du firmament,
Vierge du repentir, ô sainte Madeleine.

Toi qui portas plus haut que la virginité,
Le sacrilège oubli de ta propre Beauté,
Comme un soldat vaincu laisse tomber ses armes,

L'ennui gémit en toi, — plus que l'ennui du ciel —
Du jeune homme au front pur, plus beau qu'Alaciel,
Et c'est encore l'amour qui pleure dans tes larmes !

En attendant savoure les pitiés divines du sommeil.

N'ouvre pas encore, ô Femme, tes yeux alourdis sous le faix divin des larmes. Laisse les fermés sur la vision surhumaine du Dieu compatissant penchant sa clémence vers tes luxures passées et relevant ton âme, non pas par quelque mystérieuse toute puissance, mais par l'auguste et tout mortel pouvoir de l'Amour. Que sont tous les enchantements et toutes les magies et toutes les miséricordes d'en haut auprès de la Loi qui a voulu que se régénérat notre être dans une unique et pure tendresse !

Le rêve seulement aura été impitoyable pour toi, si, remontant plus loin derrière les horizons fermés de tes souvenirs, il a fait passer dans ma pensée profanée, la cohorte oubliée des amants d'autrefois, l'odieuse cohue dont ton seuil de courtisane avait été longtemps hanté.

Mais non !

Celui qui t'es apparu est bien celui qui avait chassé toutes les ombres dans le rayonnement de sa douce et mystérieuse bonté, celui qui devait s'offrir en holocauste pour laver les iniquités de sa race, celui qui eût la suprême consolation de la tendresse, et à qui les âges ont dit :

Bien d'autres ont souffert, ô doux Nazaréen,
Pour le rêve insensé des choses immortelles.
Mais leurs religions, Jésus, où donc sont-elles?
Quelle bouche a baisé leurs pas sur leur chemin.

Et plus loin :

Ta Mort fut douce, à toi de charmes infinis ;
Sur le sein d'un ami tu bus le dernier verre,
Et Madeleine en pleurs, consola ton calvaire,
Comme autrefois Vénus les mânes d'Adonis !





SINDING

Un Homme et une Femme

Ou se sont-ils rencontrés ? Dans quelque bois profond ou sur quelque grève d'or ? Est-ce le réveil des sèves printanières qui les a jetés l'un vers l'autre, assoiffés des mêmes délices ! Est-ce le renouveau d'un souvenir ou la désespérance d'un adieu qui les étreint ainsi et les a comme noués l'un à l'autre ? Au fond de cet abandon de leurs deux êtres quelle pensée vacille, comme une flamme prête à s'éteindre, sous le souffle de leurs sens exaspérés ! Il est

certain que la mort leur serait douce, à tous les deux, dans cette extase, que l'univers entier ne leur est plus rien, qu'ils sont sous le despotisme du Dieu dont Thomas d'Aquin a dit : *Leve facit omne onerosum et fert æqueliter omne inœquale!*

Ce mélange éperdu des âmes à la double coupe des lèvres où se boivent les haleines comme des parfums, je ne crois pas que nul artiste l'ait jamais exprimé avec cette intensité furieuse et un tel emportement dans le mouvement. La statuaire est volontiers un art solennel, souvent comme la tragédie qui ne veut pas qu'on dérange les lignes même pour les plus horribles assassinats. On a beaucoup parlé de la chasteté du marbre que l'art antique ne respecta pas cependant toujours. Ils sont rares ceux qui ont osé l'animer de ce souffle tumultueux et le faire vivre de cette ardeur passionnée.

Et l'artiste a exprimé, fait palpable, tangible, une vérité amoureuse que les Femmes oublient quelquefois. C'est que le baiser sur la bouche est la formule du consentement absolu, et que celle qui s'y abandonne n'a plus à se dédire. Ceux-là sont des sacrilèges qui en font une caresse banale. Car l'infini tout entier est dans cette union des bouches, et l'au-delà qu'elle sollicite en est le commentaire naturel.

Beaucoup de poètes aussi ont écrit sur le baiser. Dans les courts poèmes de Jean Second, composés dans la langue d'Ovide, mais aisés à traduire, je choisirai celui-ci qui dit bien par quelles luttes se conquiert le bonheur immense qui nous est montré. L'amant dit à l'amante :

Chacun de tes baisers touche et ravit mon cœur :
Humides, je me plais à goûter leur fraîcheur.
Les donnes-tu brûlants ? une subite flamme
S'insinue, avec eux, jusqu'au fond de mon âme.
Qu'il est doux de baiser tes yeux pleins de langueurs !
Ces yeux de mes tourments trop aimables auteurs !
Qu'il est doux de presser d'une bouche idolâtre
Une épaule d'ivoire, une gorge d'albâtre ;
D'imprimer sur ton cou, de marquer sur ton sein,
Sur ce corps tout entier de neige et de satin,
Des fureurs du baiser les traces bleuissantes ;
D'unir, par ce baiser, nos deux âmes errantes,
Lorsque, brûlant d'un feu trop long à s'exhaler,
Dans le sein l'un de l'autre on voudrait s'envoler !

Ou donnés ou reçus, prolongés ou rapides,
O Femme, tes baisers charment mes sens avides.
Ah ! ne rends pas les miens comme ils étaient donnés !
Varions du baiser les combats fortunés.
Et, si l'un de nous deux, aux traités infidèle,
Ne sais plus inventer de caresse nouvelle,
De nos mille baisers, docile imitateur,
Ses lèvres les rendront aux lèvres du vainqueur,
Pleins des mêmes transports, pleins des mêmes délices
Que les baisers créés par nos doubles caprices.

Tout cela est charmant, d'une grâce latine parfaite, même à travers la traduction de l'académicien Tissot mais on y sent quelque décadence dans un besoin de raffinement. J'aime mieux notre Ronsard s'écriant :

Ah ! baise-moi, la saveur en la bouche,
Ou bien, du tout ne me baise jamais !









LUDOVIC DURAND

Amphitrite

Sur la croupe montueuse d'un dauphin dont la gueule ouverte ruisselle, la fille de Nérée et de Doris, l'épouse antique de Neptune, est assise, une main posée sur des filets détendus. Ses flancs d'une juvénilité vigoureuse n'ont pas encore porté, sans doute, le jeune Palémon dont les poètes nous ont conservé le nom sans nous raconter l'histoire.

Deux attributs que nous ne lui connaissions pas eussent pu nous tromper sur sa divine personnalité. Ne porte-t-elle pas au front le croissant de Diane qu'elle lui aura volé,

saus doute, cependant que celle-ci demeurait agenouillée, dans quelque bruyère, auprès d'Endymion endormi ? Un miroir aussi est dans sa main, peut-être celui de la Vérité qu'elle tend au mensonge éternel de son visage. Car la mer est perfide et la mort est au fond même de ses sourires.

Et, en même temps que le bel arc lumineux de Diane, aurait-elle empruntée à celle-ci quelqu'une de ses fantaisies, qu'elle semble se rendre vers quelque amoureux rendez-vous ? Car son geste est celui de la suprême coquetterie et ce Dauphin complaisant me paraît jouer à merveille les proxénètes. Cependant que Neptune soufflait quelques tempêtes dans les voiles Troyennes, peut-être a-t-elle quitté secrètement l'humide empire pour aller visiter, à terre, quelque berger comme celui du mont Latmos. En se regardant ainsi, avec une joie et une fierté confiante, elle s'assure sans doute que sa belle chevelure est demeurée en ordre et que les baisers n'ont pas bu toutes les fraîcheurs de ses joues, comme un vin vermeil.

Oui, c'est bien cela. Car, dans le lointain, derrière le rideau du bois qui descend jusqu'aux grèves, j'entends l'amant délaissé qui pleure :

O Mer ne clame plus tes immortels sanglots !
Sur les flots apaisés la voilà revenue,
Celle que ni pitié ni vœu n'ont retenue
Et, pour qui, sous le faix des pleurs, mes yeux sont clos.

L'orient qui flamboye aux crètes des îlots,
L'air dont le frais baiser plisse ta gorge nue,
Les bois ardus, les cieux lointains, l'ont reconnue
Et mêlent leur caresse à celle de tes flots.

Surhumaine douleur ! Dans mon cœur solitaire,
Je porte seul le deuil immense dont la terre
Suivrait Vénus rentrant dans son berceau nacré.

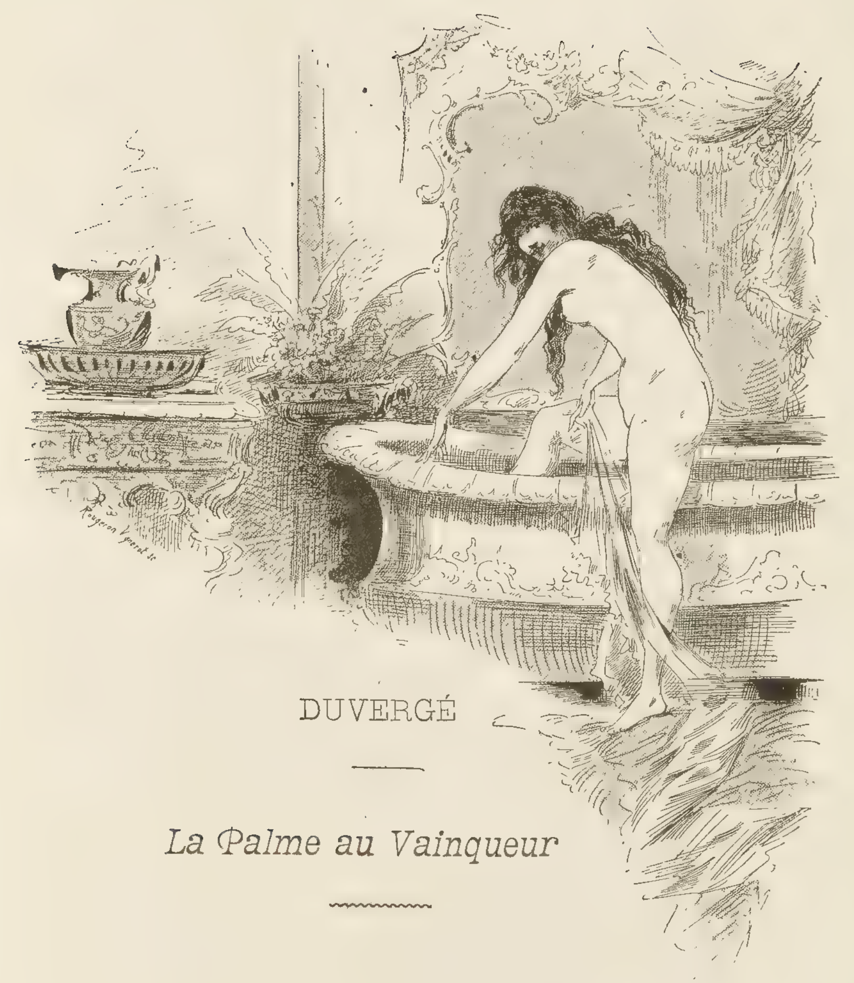
Que ne puis-je, vivant et perdu dans tes ondes,
Exhaler à jamais dans tes voix plus profondes,
Tout ce que j'ai d'amer et de désespéré !

Mais déjà la Déesse n'écoute plus sa plainte. Confiante dans l'impunité, elle oublie celui qui lui a donné l'heure fragile de délices qui devrait être cependant, pour les mortels, du moins, la source d'immortelles reconnaissances. Le bruit du flot berçant doucement son rêve, elle goûte des fraîcheurs enivrantes, et sent pâlir, à son front, le diadème de clarté, qui se perdra tout à l'heure dans les profondeurs azurées.

De sa faiblesse pour le pasteur inconsolable, il lui restera seulement l'orgueil de sa beauté proclamée par le mi-

roir qu'elle incline à son caprice, suivant qu'il lui plaît d'y contempler, sœur de l'imprudent Narcisse, son front que palir encore un souffle de caresses, sa bouche dont le baiser a façonné les plis, sa belle gorge aux fermetés luisantes de coquillage, son ventre poli comme une agathe et dans lequel s'enchasse une perle mystérieuse, la blancheur éburnéenne de sa cuisse ramenée en avant, voire le bout frileux de son pied de neige dont les doigts légèrement recoquevillés retroussent le naseau écumant de sa monture, aux yeux écartés et vagues et qui semble savourer la douceur du poids tiède et vivant dont elle est chargée.





DUVERGÉ

La Palme au Vainqueur

Pourquoi je vis ? Pour l'amour du laurier !

a dit mon maître Théodore de Banville. Est-ce donc un brin de laurier que tient dans sa main cette belle fille nue assise sur un chapiteau ? Non ! c'est une palme et vous allez voir que la même idée n'est pas évoquée par les deux symboles. Le premier implique un voyage vers quelque paradis où se cueille la branche mystérieuse, un Olympe

gravi, un vol jusqu'aux sommets de l'Hélicon. Le second récompense la lutte, non pas contre les éléments, mais contre les hommes. Autant le premier m'agenouille dans un respectueux désir, Autant l'autre ne me paraît payer qu'une méprisable gloire.

Que l'émulation soit, pour les sociétés, un élément de progrès, je ne le nie pas plus que les services rendus au labourage par l'aiguillon dont le flanc pesant du bœuf est ensanglanté. Qu'elle ait stimulé quelquefois le talent, voire qu'elle l'ait fait naître, soit ! Mais elle est certainement impuissante sur le génie, ce qui suffirait à montrer qu'elle n'habite pas les sommets. Homère et Victor Hugo ne se sont certainement pas préoccupés de faire mieux que les autres poètes. Ils se sont contentés de faire sublîme parce qu'ils sentaient ainsi.

Mais la nouvelle conception moderne de la *Lutte pour la Vie* est pour agraver ce qui se passait déjà, dans la distribution de prix continue qui prolonge, pour les hommes de ce temps, la vie de collège jusqu'aux limites même de l'existence. Dans tous les ordres d'idées vraiment élevés on peut dire que le principe a été plus nuisible qu'encourageant. Les récompenses sont, aux mains de ceux qui les donnent, un moyen de réprimer les indépendances légitimes, et, aux mains de ceux qui les reçoivent, une marque d'humilité souvent inutile.

Puisque nous sommes au Salon, restons y pour choisir un exemple. Le nombre des artistes, à qui la soif immodérée des médailles a fait quitter leur voie naturelle, est considérable. Et puis, que les rivalités résultant de cette institution sont mesquines chez des gens dont le noble métier est uniquement, ou doit être, la recherche désintéressée du Beau ! Tout cela se termine par un spectacle humiliant, s'il en fut pour la dignité du sculpteur et du peintre, celui de vieux travailleurs pleurant, comme des enfants, sous les éloges et l'accolade d'un ministre ou d'un directeur aussi ignorant en art que les saumons. Les palmes ! ce noble mot qui fait passer sous nos yeux l'image, d'un Dieu triomphant entrant sur un tapis de verdure dans Jérusalem, ou d'une Sémiramis, dans les jardins sacrés de Babylone, sentant passer dans sa belle chevelure noire, comme ce souffle de longues ailes, ce mot est devenu absolument ridicule aujourd'hui, le symbole des ambitions grotesques et récompensées !

Mais Celle qui nous est montrée ici, dans cette statue d'un mouvement si juste et si gracieux, n'est pas pour distribuer des prix aux éternels bambins dont seulement on peut dire qu'ils sont *fin de siècle.* C'est l'image des jeux antiques qu'elle nous rend, et, devant elle, sans doute, les coureurs intrépides se dépassent, où les lutteurs se nouent en groupes monstrueux, ou encore les joueurs de

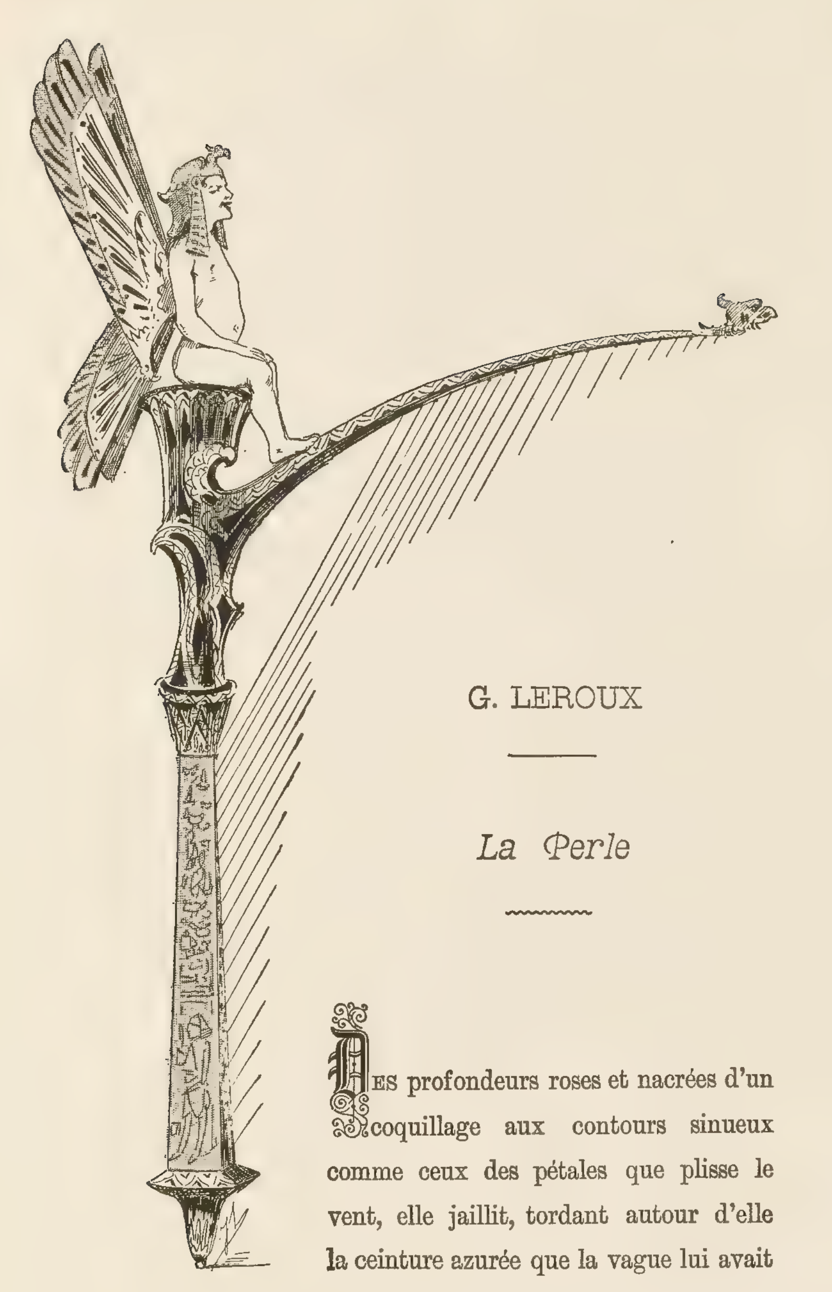
flute s'évertuent dans leurs longs et sonores roseaux.

Cherchons le symbole encore plus loin.

Si j'en crois le sourire de sa belle lèvre doucement entr'ouverte, si j'en crois la caresse voluptueusement dédaigneuse de son regard, c'est elle-même et, de son beau corps si bien fait pour l'amour, qu'elle paiera la dette du courage. Il n'est, en effet, que la possession de la Beauté qui puisse tenter l'effort des âmes vraiment hautes, et qui mérite les efforts même du génie. L'amour sacré de la Femme est la récompense suprême ici bas. Il a mis Illion en cendre, mais il a enfanté tous les chef-d'œuvres et c'est pour un baiser de la Fornarine que Raphaël est mort après avoir été sublîme ! Que nous fait, ô femme, l'inutile branchage que tu as cueilli dans ton chemin, les feuilles en fussent-elles d'or pur et les pleurs de rosée des diamants ! Montre plutôt, à ceux qui clament à tes pieds le *Moritari te saluant* des gladiateurs désespérés, pour emplir leurs yeux d'une ardeur ou d'une consolation suprême, les fermetés savoureuses de ton corps dont chaque harmonie semble sonner l'appel des caresses ; dénoue, pour eux, le bel or frémissant de ta chevelure sur tes épaules aux rondeurs nacrées ; fait saillir la noblesse de tes hanches. Développe enfin le trésor de grâce puissante qui est dans ta beauté souveraine. Car cela seulement mérite que le rêve soit d'y atteindre et d'en mourir !







G. LEROUX

La Perle

Des profondeurs roses et nacrées d'un coquillage aux contours sinueux comme ceux des pétales que plisse le vent, elle jaillit, tordant autour d'elle la ceinture azurée que la vague lui avait

❊

mise au flanc et qui flotte derrière sa chevelure. Son corps jeune est fait de fermetés souples, et on y sent courir, en de voluptueux frissons, les fraîcheurs de l'onde à peine séchée. Tout y est rondeurs savoureuses sous des lignes d'une impeccable pureté : la gorge jumelle dont le mouvement élargi des bras fait saillir les reliefs qu'une double pointe de corail pâle couronne; le ventre poli comme une large pierrerie; les hanches dont la cuisse ne fait que suivre en l'effilant, le glorieux développement. Les jambes sont d'une Diane et le visage a des perfidies charmantes de tout ce qui naît de la mer et y a bu aux mêmes mamelles que Vénus.

La perle fut un des plus anciens bijoux que la coquetterie de la femme ait recherchés.

Encore qu'il n'en soit parlé ni par Homère, ni par Hérodote, et que Théophraste ne nous ait rien dit de leur nature, c'est fort avant dans l'antiquité que les Phéniciens qui, avaient rapporté cette merveille de l'Inde, l'importèrent en Grèce. Ce dut être une douleur pour l'ombre d'Hélène de ne l'avoir pas connue. Plus tôt peut-être encore auraient flambé les murs d'Illion. Pline en avait cette conception poétique qu'elle était une rosée produite par les fraîcheurs salées de la mer.

Cléopâtre, du moins, posséda cette admirable parure et

longtemps les Romains appelèrent Cléopatrines les perles de première beauté. Lollia Paulina, la femme de Caligula, s'en couvrait complètement, les pendant à ses cheveux, en chargeant ses oreilles, son cou, ses bras, sa gorge et jusqu'à ses cuisses qui ne semblaient plus qu'un ruissellement de nacre. On distinguait alors les *margaritæ* et les *uniones*, les *élurchis* ou perles ayant la forme de poire, les *tympania* qui avaient une face ronde et l'autre plate comme les tambours, les crostales qui, réunies en boucles d'oreilles faisaient un imperceptible cliquetis en se choquant entre elles.

La gloire des perles fut grande aussi à Bysance. Constantin en couvrait son casque impérial et les emblèmes sacrés. Le Moyen Age hérita ce goût et la couronne de Théodelinde est faite de perles énormes. En des temps plus récents, le fastueux duc de Buckingham étonna toute la cour d'Anne d'Autriche en faisant broder plus de trois cents mille francs de perles sur un de ses habits de cérémonie.

Et cette perle admirable, pesant cent grains, et que le Génois Semeria offrit, en 1686, au Roi Soleil ! Elle affectait la forme naturellement modelée d'un buste d'homme et l'aspect lui en fut complètement donné par l'addition de reliefs d'or et de cassures de diamants. Quatre sphynx

supportaient son piédestal. C'est au milieu d'une corbeille d'argent à jour et à feuillage, trésor d'orfèvrerie de Cassinalli, qu'elle fut présentée à Louis XIV qui avait le goût de tous les fastes et fut très touché du cadeau. En effet le *Mercure galant* écrivit à cette occasion, que c'était « un grand avantage pour la République de Gênes, qu'un de ses sujets ait pu faire un tel don et qu'il ait été reçu avec autant de bonté par le Roi. »

En dépit de ses souvenirs historiques, il semble que la perle soit, avant tout, une parure féminine et que les rois et grands seigneurs n'en aient pu faire, personnellement pour eux, qu'un ridicule usage. La perle est certainement un présent de Vénus

Secouant, Vierge encore, les larmes de sa mère,
Et fécondant le monde en tordant ses cheveux,

Comme nous la montre Alfred de Musset. La perle était, sans doute, une de ces larmes que le temps a figée. La perle s'allonge en effet volontiers, vers le gonflement irrisé qui la termine, comme une goutte d'eau qui tombe lentement. L'impression d'une saveur salée est dans son éclat qui est celui des stalactites, ces pleurs de la pierre qui mettent aux lèvres une amère fraîcheur. Les grandes douleurs s'épanchent sur les joues, dans un ruissellement pareil.



A. MOREAU

Le Lever de l'Aurore

Dans le vent très léger passent les premiers frissons du jour qui semble à l'horizon, un cygne mystérieux dont les ailes secouent leur duvet éblouissant. Tout à l'heure s'ensangletera cette poussière de plumage, comme si une flèche invisible avait atteint le divin oiseau. Cette vapeur de pourpre sera comme une obscuree floraison de roses dans un coin perdu des grands jardins bleus du ciel. Celle pour qui s'allume cette lumière d'apothéose, c'est la Beauté, c'est la Femme étirant ses bras encore pris aux délicieuses lassitudes de l'amour. En même temps que l'aurore aux doigts

rosés dénoue l'or de sa chevelure faite de rayons, et comme nous la voyons encore dans cette jolie statue, soulève le rideau d'ombre d'où tombent des pavots flétris, la bien aimée, dans un geste pareil, soulève sa lourde crinière qu'à embroussaillée l'oreiller et, — des toiles qui enveloppaient son sommeil, —dégage sa nudité triomphante. Et de tous les côtés, des bois profonds où les oiseaux chantent ; de la grève qui pleure, en s'égrénant sous les reflux ; des sources où s'éteint l'image frémissante des étoiles ; des plaines où s'accélèrent les bonds moutonneux des troupeaux pareils à des nuées que fouette le vent ; des montagnes qu'effleure le vol chasseur de l'aigle, c'est un concert qui monte, exaltant cette splendeur des formes que soudain nous rend, semblant nous les révéler à nouveau, le retour de la lumière.

Cependant, à l'oreille charmée de celle qui s'éveille, la voix de l'amant murmure :

Des bords vermeils du ciel changeant
Voici que la clarté ruisselle
Et que la rosée étincelle
Partout en poussière d'argent.
— Quand sur la bruyère endormie
Tu poseras ton pied mutin,
Toutes les splendeurs du matin
S'éveilleront pour t'adorer, ô mon amie !

L'alouette dans le ciel clair,
Au bord des toits les hirondelles,
Partout un frémissement d'ailes
Met un frisson joyeux dans l'air.
— Quand près de la source endormie,
Tu viendras parmi les roseaux,
Toutes les chansons des oiseaux
S'éveilleront pour te chanter, ô mon amie !

Des bois qui bordent le chemin,
Monte et se répand sur la plaine
Un souffle ou se confond l'haleine
De la violette et du jasmin.
— Quand sous la feuillée endormie,
Nous marcherons d'un pas discret,
Tous les parfums de la forêt
S'éveilleront pour t'embaumer, ô mon amie !

Et la bien aimée, comme l'aurore, écoute cette chanson d'amour. Sur la terre comme au ciel, c'est l'image de la Beauté victorieuse des ombres, déchirant le voile où s'effarouche le vol des baisers silencieux, en même temps que les étoiles surprises s'enfuyent, éperdues, dans l'azur. Et, comme les blessures d'or du ciel semblent se fermer, celles des doutes amers creusent moins profondément notre âme où le jour ramène ses sérénités.

Comme l'Amour, à l'horizon vibrant, semble s'élancer des gouffres de la Mer, notre pensée émerge des profondeurs de l'abîme et s'en va, ayant reconquis son joug délicieux, se prosterner aux pieds de la Beauté redevenue visible sous la première caresse de la lumière.





Paris. — Imp. E. BERNARD & Cie, 71, rue La Condamine